

LE

MARQUIS HARPAGON

COMÉDIE

EN QUATRE ACTES, EN PROSE

PAR

RAIMOND DESLANDES



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1862

Tous droits réservés

11707.000
6

LE

MARQUIS HARPAGON

COMÉDIE

**Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre impérial
de l'Odéon, le 1^{er} septembre 1862.**

PERSONNAGES

LE MARQUIS DE VILLAREC.	MM. TISSERANT.
TÉRENCE DE VILLAREC.	THIRON.
RICHON.	ROMANVILLE.
FERDINAND RICHON, son fils.	FASSIER
BERTHAULT, notaire.	ÉTIENNE.
JEAN, jardinier et valet de chambre.	ROGER.
UN COMMIS.	FRÉVILLE.
VALENTINE DE VILLAREC	M ^{mes} ANAIS MOSÉ.
SUZANNE RICHON, femme de Richon.	DELAHAYE.
JOLIETTE, servante.	ENJALBERT.



La scène se passe au château de Villarec; aux environs de Tours.

S'a dresser pour la mise en scène à M. Eugène Pierron, régisseur général
du théâtre impérial de l'Odéon.

LE
MARQUIS HARPAGON

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une salle du château s'ouvrant sur une galerie. — Une petite table au fond, à droite un guéridon. — A gauche un petit bureau. — Porte au fond. — Portes latérales ; deuxième plan, cheminée ; premier plan, cour. — Croisée ; premier plan, jardin.

SCÈNE PREMIÈRE

JEAN, JOLIETTE.

Joliette accourt et s'arrête brusquement sur le seuil de la porte du fond, Jean paraît dans la galerie.

JOLIETTE, au seuil de la porte.

Otons nos sabots... M. le marquis prétend que ça use le plancher. (Elle ôte ses sabots et entre.)

JEAN, riant.

Ah ! tu es encore bonne, toi. (Il entre en tapant du pied.) Tiens !... tiens !... tiens !...

JOLIETTE, l'arrêtant.

Mais es-tu fou ?... Que viens-tu faire ici ?

JEAN.

Moi ? Je viens chercher ma faucille que j'ai posée là. (Il prend sa faucille.) Je vais couper les herbes autour du château.

JOLIETTE.

Encore ?

JEAN, revenant sur ses pas.

N'est-ce pas que ça pousse plus vite ici qu'ailleurs ? On n'en finit pas, quoi ! C'est peut-être parce qu'on est moins bien payé.

JOLIETTE.

Veux-tu te taire ?

JEAN.

Bon, bon, je lui dirai un jour son fait à notre vieux grigou de maître, je ne te dis que cela !

VALENTINE, au dehors.

Joliette !

JOLIETTE.

Chut, mam'zelle de Villarec, va-t-en, va-t-en !

JEAN.

Oh ! pour elle, c'est différent !... un ange du bon Dieu !... mais quant au père... Et dire que c'est un vrai marquis ! (Haussant les épaules.) Oh ! là ! là ! (Il sort de l'appartement. Valentine entre, elle est simplement mise, elle réfléchit. Joliette met tout en ordre.)

SCÈNE II

VALENTINE, JOLIETTE.

VALENTINE, elle va s'asseoir au guéridon à droite.

Térence m'a-t-il apporté ma laine ?

JOLIETTE.

Non mam'zelle.

VALENTINE.

Donne-moi de quoi écrire.

JOLIETTE.

Voilà, mam'zelle... (Elle pose tout ce qu'il faut sur le guéridon.)

VALENTINE.

Merci ! (Elle s'assied et écrit.) « Mon existence ne ressemble en rien à la tienne, ma chère Camille, si ce n'est que je suis heureuse aussi... »

JOLIETTE, après un moment d'hésitation.

Pardon, mam'zelle... je ne vous dérangerai pas en faisant le ménage ?

VALENTINE.

Non, non. (Écrivant.) « Mon désert, comme tu l'appelles, le voici : Un des plus beaux sites de la Touraine, de grands bois et notre vieux château au milieu, plus le calme. (A elle-même.) Un peu trop, peut-être... (Écrivant.) Depuis trois ans, depuis ma sortie du couvent, nous y vivons, mon père et moi. » (Haut.) Une lumière et de la cire, Joliette.

JOLIETTE, vivement.

Oui mam'zelle !... Ah !... pour vous servir, on voudrait avoir une double paire de pieds et de mains.

VALENTINE.

Bonne fille !... (Écrivant.) « Nous avons pour voisin un ami, presque un frère pour moi, que tu connais du reste, le comte Térance de Villarec : il a laissé, comme il dit, de ses plumes à Paris, mais sa bonne humeur a survécu à ses désastres. »

JOLIETTE, revenant avec une bougie allumée et un bâton de cire à cacher qu'elle pose sur la table.

Voilà, mam'zelle !

VALENTINE.

Merci, ma bonne Joliette. As-tu vu mon père ?

JOLIETTE.

M. le marquis est encore dans sa chambre, enfermé dans ses papiers, et mam'zelle sait que toutes les fois que M. le marquis est dans ses comptes... Ah ! dam ! il ne fait pas bon de le déranger, dà !

LE MARQUIS HARPAGON.

VALENTINE.

Bien, Joliette ! (Elle se remet à écrire, Joliette à ranger.) « J'ai eu des nouvelles de Suzanne, ce matin... par hasard, d'une fille de chambre qui revient de Paris. »

JOLIETTE, à part.

Pauvre demoiselle !... elle n'a qu'une distraction, écrire à ses amies.

VALENTINE, écrivant.

« Elle est mariée depuis deux ans à un nommé Antoine Richon, un honnête homme, millionnaire, et qui l'aime. Elle mérite sa destinée. Elle promettait, tu te le rappelles, d'être bien jolie : de beaux cheveux blonds et de grands yeux bleus effarouchés. »

JOLIETTE, laissant tomber l'assiette qu'elle essuie.

Ah ! mon Dieu !

VALENTINE.

Qu'y a-t-il donc, Joliette ?

JOLIETTE, émue.

Ah ! man'zelle, un grand malheur ! une petite assiette qui m'est glissée des mains... jusqu'à terre... que va dire M. le marquis ?

VALENTINE, achevant sa lettre.

Enlève vite les morceaux... mon père ne s'apercevra de rien.

JOLIETTE.

Oh ! que nenni, mademoiselle... M. le marquis sait le compte de sa vaisselle, comme de ses dix doigts.

SCÈNE III

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, entrant sans voir Valentine.

Quel est ce bruit ?

VALENTINE, à part.

Mon père !...

JOLIETTE, troublée.

Mon Dieu, monsieur le marquis... c'est...

LE MARQUIS.

Parbleu ! c'est encore une assiette de cassée... Tu mettras donc tout au pillage ici ?

VALENTINE, se levant.

Ne la grondez pas, mon père !

LE MARQUIS.

Tiens ! tu étais là, Valentine !

VALENTINE.

Oui, mon père, c'est moi qui suis cause...

LE MARQUIS.

C'est toi qui as cassé cette assiette ?

VALENTINE.

Oui, mon père...

LE MARQUIS.

Ah ! si c'est toi !... (Il l'embrasse.) C'est différent !

JOLIETTE, à part.

Brave demoiselle !

LE MARQUIS, regardant l'assiette.

Les morceaux n'en sont pas bons ! (A Joliette.) Fais disparaître tout cela. (Le marquis retourne à Valentine, apercevant la bougie allumée, il la souffle.)

VALENTINE, souriant.

Pardon, mon père, j'allais cacheter ma lettre.

LE MARQUIS, rallumant la bougie.

Ah ! bien !... une distraction...

JOLIETTE, à part, étouffant son rire et ramassant les débris de l'assiette.

Eh !... il ne brûlera jamais sa chandelle par les deux bouts, allez !

LE MARQUIS.

A qui écris-tu ?

VALENTINE, cachetant sa lettre

A Camille de la Joncquières... une amie de pension. (Le marquis jette un regard scrutateur sur Joliette qui ramasse encore les morceaux.)

JOLIETTE, à part.

Qu'est-ce qui lui prend encore ?

LE MARQUIS, se ravisant, à Valentine.

Ah ! ça, mais, comment, si tu écrivais, as-tu pu casser l'assiette ?

VALENTINE, embarrassée.

Comment ?... mais...

JOLIETTE, à part.

Pincée !

LE MARQUIS.

Je devine, tu as voulu prendre sur toi la maladresse de cette fille.

VALENTINE.

Une assiette de faïence... ce n'est pas grand'chose...

LE MARQUIS.

Oui, tu as raison...

JOLIETTE, à part, respirant.

Ah !

LE MARQUIS.

Elle pourra en acheter une autre sans se ruiner. Tu entends, petite maladroite, tu remplaceras cette assiette...

JOLIETTE.

Oui, monsieur le marquis. (Entre Jean.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, JEAN.

JEAN, au marquis.

Une lettre, monsieur.

LE MARQUIS, fronçant le sourcil.

Une lettre ?... et que vous m'apportez ainsi, monsieur Jean ?...

(Prenant la lettre.) Vous ne vous dégraissez jamais.

JEAN, à part.

Me dégraisser ?

LE MARQUIS, à part.

De mon notaire ! je n'ose en briser le cachet.

JOLIETTE.

Tu oublies toujours que Monsieur est marquis.

LE MARQUIS, ouvrant la lettre.

Allons !

JOLIETTE, à part.

On pose toujours une lettre sur...

JEAN.

Oui, oui, l'étiquette... quand on a des plats d'argent, c'est bon, mais quand on n'a que des assiettes, et des assiettes dépareillées, merci ! (Il sort.)

LE MARQUIS, lisant.

« Les rentrées se font mal. Grâce à votre procuration, j'ai pu louer ce matin la grande ferme. (Il respire.) Mais une diminution a été nécessaire. (Douloureusement.) Encore ! (Lisant.) Cinq cents francs ! (Portant la main à ses yeux.) Cinq cents francs ! (Il tombe assis près du bureau.)

VALENTINE, accourant.

Qu'avez-vous, mon père ?

LE MARQUIS, souriant.

Rien, mon enfant, rien. (A part.) J'économiserai un peu plus, voilà tout. (Il passe à droite.)

JOLIETTE, entrant du fond.

Monsieur le marquis ?

LE MARQUIS.

Qu'y a-t-il ?

JOLIETTE.

C'est une pauvre créature bien malheureuse qu'on a cru devoir laisser entrer... elle a trois enfants en bas âge... faut-il la renvoyer ?

VALENTINE, vivement.

Mais non, mais non ! (Au marquis.) Cette misère me fait mal !

LE MARQUIS, ému.

Oui, oui, cela vous prend au cœur ! (Il met vivement la main à sa poche.)

VALENTINE, à part, avec joie.

Ah !

LE MARQUIS, s'arrêtant, à part.

Toujours le marquis... toujours le gentilhomme ! (Il remet l'argent dans sa poche.)

VALENTINE, avec inquiétude.

N'auriez-vous pas, par hasard ?...

LE MARQUIS.

Quoi !... Qu'est-ce ?... le village est plein de ces vagabonds-là... qu'on la renvoie !

VALENTINE.

Ah ! mon père !

LE MARQUIS.

Ce sont des impôts forcés... Ils mettent tout un pays à contribution... d'ailleurs, la mendicité est défendue.

VALENTINE, suppliant.

Mon père !... mon père !...

LE MARQUIS.

Tu le VEUX ? (Lui mettant une pièce de monnaie dans la main.) Tiens !
(Mouvement de Valentine.)

VALENTINE, sans être vue, fouille vivement dans sa poche, à Joliette.

Donne cela à cette pauvre femme au nom de mon père ! Tiens !
Tiens !

JOLIETTE, à part.

Cinq francs ! (Bas à Jean.) Notre maître a donné cinq francs, il est malade !

JEAN, à part.

C'est le moment de demander ma livrée. (Joliette sort.) Monsieur !
monsieur ! (Le marquis le regarde.) Je suis le jardinier de monsieur le
marquis et son valet de chambre. (Mouvement du marquis, qu'il réprime
à moitié.)

LE MARQUIS.

Vous m'apprenez une chose, monsieur Jean, que je sais aussi
bien que vous. Je vous paye vos gages, je crois ?

JEAN.

Où oui ! Trente sous par jour comme jardinier.

LE MARQUIS.

Eh bien ?

JEAN.

Comme valet de chambre, monsieur le marquis devait me
vétir... et j'ai encore sur le dos mes défroques de l'an passé.

LE MARQUIS.

Mais vous êtes bien ainsi, monsieur Jean; je ne m'en plains pas !

JEAN.

Monsieur le marquis est trop bon, mais...

LE MARQUIS.

Mais, monsieur Jean, voulez-vous que je prenne la poste pour
1.

vous aller commander une garde-robe à Paris?... je dois vous habiller, monsieur Jean, je ne l'oublie pas.

JEAN.

Oui, avec vos vieux habits... mais monsieur le marquis ne les use pas !

LE MARQUIS, se redressant

Comment ?

JEAN.

Depuis trois ans...

LE MARQUIS, avec dignité.

Depuis trois ans, je porte les mêmes vêtements, est-ce cela que vous voulez dire ? monsieur Jean, vous êtes avant tout un faquin... je vous l'apprends pour n'avoir plus à vous le répéter. — sortez !

JEAN.

Mais...

JOLIETTE, qui est rentrée, bas, à Jean en lui tirant l'habit.

Tais-toi donc !

JEAN, continuant.

Cependant...

LE MARQUIS.

Allons, c'est assez ! vous pouvez chercher un autre maître.

JEAN.

Il est trouvé, monsieur, c'est M. Richon !

LE MARQUIS, à part.

L'insolent ! (Haut.) Sortez sur-le-champ !

JEAN.

Monsieur me chasse... monsieur me payera mes huit jours alors ?

LE MARQUIS, à part.

Huit jours de perdus !

JEAN,

Monsieur est le maître !

LE MARQUIS, à part.

Ah! (Haut.) Vous partirez dans huit jours. (Valentine a écouté cette petite scène avec une douloureuse attention.)

JEAN, à part.

Vieux ladre, va!

JOLIETTE, bas, à Jean.

Ce que tu as fait là est mal!

JEAN.

Il est trop avare, il m'enrage! (Il sort.)

VALENTINE.

Joliette... tu porteras cette lettre à la poste...

JOLIETTE.

Oui, mam'zelle! Faut-il l'affranchir?

LE MARQUIS.

Non, c'est inutile... A la campagne... on n'affranchit pas...

JOLIETTE, à part.

Çà, c'est trop fort!

VALENTINE.

Cependant...

TÉRENCE, entre-bâillant la porte.

Peut-on entrer?...

SCÈNE V

LES MÊMES, TÉRENCE.

LE MARQUIS, vivement.

Ah! c'est toi, Térance... entre douc, va, Joliette.

JEAN, sortant.

Marquis de quatre sous, va!

TÉRENCE, saluant.

Mon oncle... Belle cousine..,

LE MARQUIS.

Te voilà déjà levé, toi ?

TÉRENCE.

Comment déjà ? mais, tous les matins, je suis sur pied à six heures...

LE MARQUIS.

Toi, qui, il y a quelques mois, te levais au coucher du soleil... quand tu te levais.

TÉRENCE.

Ah ! j'habitais Paris, alors... la ville des contradictions... Eh ! bon Dieu, la vie elle-même n'est-elle pas une contradiction perpétuelle?... D'abord, on vit pour mourir, et d'une ! Est-ce assez illogique ? voyons... ensuite... que sais-je moi ?... on a toutes les apparences du luxe... de la richesse et l'on meurt pauvre... témoin mon père. . et, sans la petite rente que mon oncle me fait, je n'aurais eu qu'à me jeter sous les roues d'une locomotive.

VALENTINE.

Ah ! cousin !...

TÉRENCE.

Je me croyais riche, et je ne l'étais pas, contradiction ! j'aurais dû me tuer, et je ne l'ai pas fait, contradiction ! je vis même avec un certain entêtement, et ma bonne humeur a survécu à tout, contradiction ! (Au marquis.) Enfin, savez-vous comment mon père s'est ruiné, vous son frère ?

LE MARQUIS.

Non.

TÉRENCE.

Ni moi non plus, contradiction ! Bref, je fais aujourd'hui élection de domicile à quelques pas d'ici... dans un trou... je me suis retiré dans un fromage... tourangeau... j'ai changé les heures de mes petits levers... je m'éveille avec le chant de l'alouette... contradiction, contradiction !

LE MARQUIS.

L'ingrat, il est frais comme un champ de blé, et il se plaint!

TÉRENCE.

Non, je suis heureux. (A Valentine.) Et c'est grâce à ce bonheur matinal, cousine, que j'ai pu déjà vous rapporter de la ville la laine que vous m'aviez demandée. Voici pour vos fuseaux. (Il remet à Valentine la laine.)

VALENTINE.

Comment, Térance vous vous êtes dérangé... Ah! c'est vraiment très-aimable... (Examinant la laine.) C'est bien cela. — Que vous dois-je, cousin?

TÉRENCE.

Oh! une bagatelle! une misère!

VALENTINE.

Enfin?

TÉRENCE.

Nous réglerons cela plus tard...

VALENTINE.

Non, non. (souriant.) Je ne veux plus faire de dettes... je demande mon compte!

LE MARQUIS, il se lève.

Valentine a raison... elle ne peut pas... elle ne doit pas t'induire en dépense.

TÉRENCE.

La belle dépense... quelques pelotons de laine...

LE MARQUIS.

C'est vrai, ce n'est pas une affaire.

VALENTINE.

Térance, vous m'empêcheriez à l'avenir d'avoir recours à vous pour tous les petits services que vous voulez bien me rendre.

TÉRENCE.

Allons... puisque vous l'exigez. . je présenterai ma facture au marquis...

LE MARQUIS, vivement.

A moi?... (Se ravisant.) Eh! bien, je m'en charge!

VALENTINE, allant à lui.

Mais, mon père, vous savez que ces menus frais me regardent...

LE MARQUIS, souriant.

Tu crois?... Tu fais donc des économies!... tu as raison. — Eh! bien, on ira au remboursement, si tu le veux absolument.

TÉRENCE, à part.

Il n'y manquera pas, je parie!...

VALENTINE.

Vous dites, mon cousin?...

TÉRENCE.

Je dis que, grâce à vous, ma cousine, j'ai fait, ce matin une promenade charmante.

VALENTINE.

Comment! vous êtes allé à la ville... à pied?...

TÉRENCE.

De mes deux pieds... j'ai mangé mon dernier cheval aux courses de Chantilly... un cheval superbe, ma foi... Léotard... vous connaissez Léotard, mon oncle?

LE MARQUIS.

Parfaitement... ton trotteur... un alezan brûlé qui a failli te tuer deux fois.

TÉRENCE.

C'est cela... Pauvre chère bête!... Je la regrette.

VALENTINE.

Mais vous devez être horriblement fatigué?

TÉRENCE.

Oh! du tout, seulement... Je ne sais pas si c'est le grand air.. mais cette promenade m'a considérablement ouvert l'appétit!

LE MARQUIS, inquiet.

Ah! tu as faim ?

TÉRENCE.

J'en ai peur, mon oncle, — j'ai du vague à l'estomac... je crois que je déjeunerai volontiers...

VALENTINE, bas, au marquis.

Mon père !...

LE MARQUIS, vivement.

Est-il heureusement doué ce TERENCE!... Il lui suffit d'une promenade pour mettre son appétit en belle humeur !

TÉRENCE, tirant sa montre.

Mais il est dix heures, mon oncle... une heure respectable à se mettre quelque chose sous la dent, qu'en pensez-vous ?

LE MARQUIS.

Comment, mon pauvre garçon, tu en es là ? Eh ! bien, ne te gêne pas avec nous, tu sais?... Ton déjeuner doit t'attendre chez toi, adieu!...

TÉRENCE.

Ah! mon déjeuner doit m'attendre...

LE MARQUIS.

Je t'ai vu à l'œuvre... tu as une belle fourchette, mon gaillard!... Mais ne tarde pas trop... Cela ne vaut rien... on mange vite et on digère mal... fais-toi servir quelque chose de sérieux, et tu verras comme tu t'en trouveras bien.

TÉRENCE.

Vous croyez?...

LE MARQUIS.

N'est-ce pas, Valentine?... Un de ces jours, nous déjeunerons ensemble...

TÉRENCE

Ah!... et quand celà ?

LE MARQUIS.

Mais quand tu voudras... Chez toi... Un déjeuner de garçon... Tu me rappelleras ma jeunesse... mais je ne te retiens plus... ou plutôt je te quitte... (appellant.) Jean ?

JEAN, accourant.

Monsieur !

LE MARQUIS.

Ma canne ?

VALENTINE, la lui donnant.

La voilà, mon père !

LE MARQUIS.

Mon chapeau ?...

TÉRENCE, le lui donnant.

Le voici... mon oncle.

JEAN, à part.

C'était bien la peine de me déranger...

LE MARQUIS.

Au revoir, Térance, à tout à l'heure, mignonne, (il embrasse Valentine.)

TÉRENCE, à part.

Ah ! j'ai là un bel oncle... on ne dira pas qu'il arrive d'Amérique... celui-là.

SCÈNE VI

VALENTINE, TÉRENCE.

VALENTINE, embarrassée.

Vous voudrez bien excuser mon père, cousin ?

TÉRENCE.

L'excuser ?

VALENTINE.

S'il ne vous a pas retenu pour déjeuner... c'est qu'il a craint de n'avoir rien qui fût assez présentable à vous offrir...

TÉRENCE, à part.

Chère enfant !

VALENTINE.

Mais moi, qui n'ai pas le même scrupule, et qui connais votre bonne grâce pour nous, je vais vous servir, sans façon... au hasard du buffet.

TÉRENCE, l'arrêtant.

Valentine !...

VALENTINE, souriant.

Vous ferez un mauvais déjeuner... mais tant pis !...

TÉRENCE, la retenant. .

Mais non, cousine, je ne veux pas...

VALENTINE.

Je ne peux pourtant pas vous laisser mourir d'inanition... sous mes yeux...

TÉRENCE.

Je vous jure que je n'ai pas faim !...

VALENTINE.

Comment... lorsque tout à l'heure vous disiez...

TÉRENCE.

C'était pour taquiner mon oncle !...

VALENTINE.

Le taquiner ?

TÉRENCE.

Mon Dieu, oui !... je sais qu'il n'aime pas à traiter... et alors... j'ai imaginé une petite supercherie... d'estomac...

VALENTINE.

Oh ! cousin ! que c'est mal !... et moi qui m'apitoyais.

TÉRENCE.

Il est un peu serré, le papa...

VALENTINE.

Térence!...

TÉRENCE.

Allons, convenez qu'il pousse l'économie jusqu'à... (Mouvement de Valentine.) Je ne dirai pas le mot... mais nous pouvons bien nous avouer cela, entre nous... je suis un ami... je suis de la famille...

VALENTINE.

Il aime... à ne pas dépenser, c'est vrai. Et je me suis souvent demandé, moi qui le connais si bien, comment son esprit si droit, si élevé, si chevaleresque même, pouvait se plier à ces étranges et mesquines économies dans les applications journalières de la vie.

TÉRENCE.

Bon, bon, vous en faites un héros, mais les héros même ne gagnent pas à être vus en robe de chambre, cousine, et mon oncle est en pantouffles, en bonnet de coton, je vous en prévient.

VALENTINE.

Térence!

TÉRENCE.

Comprend-on... un Villarec... un homme de race!

VALENTINE.

Cependant...

TÉRENCE.

Allons, soyez franche, toute cette mesquinerie-là vous a fait bien souffrir.

VALENTINE.

Eh bien! non... au contraire!

TÉRENCE

Au contraire?

VALENTINE.

J'éprouve une sorte de joie orgueilleuse à voir mon père, si

économiste pour lui-même, s'ingénier à deviner mes désirs, à devancer mes souhaits. Il ne se contente pas de m'aimer... il me fait des présents, des cadeaux...

TÉRENCE.

Lui?

VALENTINE.

Tantôt une dentelle... tantôt un bijou... tantôt un ruban ou des fleurs...

TÉRENCE.

Mon oncle?

VALENTINE.

Et si vous saviez quelle jouissance il éprouve à m'en voir parée!... il est bon et meilleur que vous ne croyez, allez.

TÉRENCE.

Oui certes! il n'a rien du tigre; qu'est-ce que cela prouve?

VALENTINE.

Cela prouve...

TÉRENCE, l'interrompant.

Cela prouve-t-il que ces pieds-là soient faits pour des sabots et cette taille élégante et fière pour la laine de cette robe? mon oncle est le modèle des pères, soit; mais j'y croirai quand je vous verrai, vous, fille de comte et duc, fille de marquis, vous ma cousine rayonner en souveraine, et à ses frais, dans des toilettes de duchesse.

VALENTINE.

Oh! pour cela... c'est moi qui m'y refuse...

TÉRENCE.

Vous?

VALENTINE.

Je trouve que la simplicité vaut beaucoup mieux que le luxe à de certains noms, à de certains rangs, et je suis persuadée, lorsque je cours dans la prairie avec mes sabots et en robe de futaine,

qu'on ne se trompe pas sur mon compte... on reconnaît toujours en moi le sang des Villarec...

TÉRENCE.

J'en suis convaincu. Mais votre place n'est-elle pas plutôt à Paris... dans notre monde, dans le monde enfin, où votre naissance vous réclame; où votre éducation, où votre fortune vous appellent?

VALENTINE.

Cette solitude me plaît. Elle ne manque ni de charme, ni de poésie, je vous assure. D'ailleurs mon père n'aime ni le bruit, ni l'ostentation des grandes villes, et j'aime mon père avant tout. Il a des travers, qu'importe! que vous dirai-je, enfin?... je suis arrivée à me réjouir même de ces faiblesses... d'argent... que vous lui reprochez.

TÉRENCE.

Vous?

VALENTINE.

Le cœur des femmes a des ressources que vous ne soupçonnez pas.

TÉRENCE.

C'est possible, mais...

VALENTINE.

Vous savez combien mon père a toujours été excellent pour moi... Sa tendresse et sa sollicitude prennent une date déjà éloignée. J'étais fort jeune quand je perdis ma mère, et, jusqu'au jour où j'entrai dans un couvent, c'est lui qui l'a remplacée. Vous ne vous figurez pas, Térance, avec quel dévouement passionné, quelle délicatesse sincère, il a accompli cette tâche si nouvelle pour lui. C'était un père, et c'était un ami; il ne me quittait pas, il se faisait le compagnon de mon enfance, de mes jeux, de mes études, de mes plaisirs; il dirigeait mon cœur en élevant mon esprit, et si je ne suis pas une jeune fille tout à fait vulgaire et banale... si j'ai le sentiment du beau et du bien... C'est à mon père que je le dois.

TÉRENCE.

Je sais cela Valentine... mais je ne vois pas...

VALENTINE.

Il est des dettes de reconnaissance qu'on ne peut souvent pas acquitter faute de moyen... et c'est ce moyen que j'ai trouvé dans les bizarreries mêmes de mon père...

TÉRENCE.

Comment cela ?

VALENTINE.

En les flattant...

TÉRENCE.

En les flattant ?

VALENTINE.

Oui .. mon père aime l'argent, n'est-ce pas ?... son bonheur est d'amasser le plus qu'il peut et de dépenser le moins possible ?...

TÉRENCE.

Assurément.

VALENTINE.

Eh bien!..., je fais tout pour qu'il arrive à ce résultat... je me suis mise à la tête de sa maison... je me suis créée son intendante... je dirige les dépenses... je m'ingénie à les réduire... vous n'imaginez pas les combinaisons d'esprit auxquelles je me livre, pour lui procurer des surprises d'économie... domestique... il n'a pas l'air de s'en apercevoir, mais lorsqu'à la fin de chaque mois, je lui présente son budget diminué; son visage s'éclaire, s'épanouit... sa tendresse pour moi redouble, et j'ai fait deux heureux au lieu d'un...

TÉRENCE.

Vous êtes une caleb...

VALENTINE, souriant.

Je suis une caleb... si vous voulez!...

TÉRENCE, la regardant avec complaisance.

Ah! cousine!... mais c'est admirable!... combien peu vous

ressemblez à ces poupées à marier, qui exercent leurs ressorts dans les salons de Paris... mais, chère et noble cousine, en flat-tant ainsi les manies de mon oncle, ce sont des privations que vous vous imposez?...

VALENTINE.

Non.

TÉRENCE.

Ah ! votre résignation m'irrite, enfin!... mais vous n'êtes pas de marbre, que diable... vous êtes jeune!... vous êtes belle... tran- chons le mot, vous avez vingt ans et vous êtes à marier... et vous avez beau dire : un mari ne viendra pas vous découvrir ici!...

VALENTINE.

Qui sait?... Il me semble que l'homme que je devrai épouser m'aura devinée dans ma retraite.

TÉRENCE, s'oubliant.

Oui, à la condition qu'on lui en montre le chemin, et je m'en charge !

VALENTINE.

Que voulez-vous dire ?

TÉRENCE, allant à la fenêtre.

Oh ! rien... rien... le temps est superbe ce matin...

VALENTINE.

Oui, très-beau.

TÉRENCE.

A propos, avez-vous aperçu vos nouveaux voisins de cam- pagne... du petit château...

VALENTINE.

Non !

TÉRENCE, à part.

Elle les a vus ! (Haut.) Ce sont des gens charmants.

VALENTINE.

Vous les connaissez ?

TÉRENCE.

Beaucoup! ils sont trois; le père: un brave manufacturier de génie qui a gagné des millions à la pointe de ses inventions...

VALENTINE.

Ah!

TÉRENCE.

Le fils: un jeune homme charmant, bien tourné de sa personne et de son esprit, vingt-deux ans, et...

VALENTINE, riant.

Et la troisième personne?

TÉRENCE.

La femme d'un millionnaire, une petite fée parisienne qui mène tout cela à la baguette.

VALENTINE.

Une petite fée qui a un fils de vingt-deux ans?

TÉRENCE.

Un beau-fils.

VALENTINE.

Et ils s'entendent?

TÉRENCE.

Comme vous et moi. C'est rare, n'est-ce pas? mais elle joue son rôle de jeune belle-mère de la façon la plus charmante. Elle a transformé cette physionomie maussade qui défraye la comédie des ménages parisiens, en un petit personnage plein de grâce, d'enjouement et de bonne humeur. Elle traite Ferdinand... Il se nomme Ferdinand, la victime... elle le traite en enfant gâté. Il n'est sorte d'égards et de soins qu'elle n'ait pour lui. On dirait qu'elle veut, à force de sollicitude ingénieuse, lui faire oublier qu'elle occupe dans lamaison de son père. une place qui aurait peut-être dû rester vide.

VALENTINE.

Comment se nomme-t-elle?

TÉRENCE.

Madame Richon!

VALENTINE.

Madame Richon!... mais je connais ce nom?

TÉRENCE.

Ah!

VALENTINE, se parlant.

Si c'était... Ah! c'est impossible! (A TERENCE.) Son nom de jeune fille... son nom de famille?

TÉRENCE.

Suzanne Duroy.

VALENTINE.

Ah! c'est elle!...

TÉRENCE.

Qui, elle?

VALENTINE.

Une amie de pension que j'adorais!

TÉRENCE, riant.

Voyez-vous ça!

VALENTINE.

Pourquoi riez-vous?

TÉRENCE.

Pourquoi?... Je le savais!

VALENTINE.

Elle vous a parlé de moi?

TÉRENCE.

Comme d'une sœur!

VALENTINE.

L'ingrate! Et elle n'a pas cherché à me voir?

TÉRENCE.

Avec ça qu'il est facile de franchir le seuil de ce château.

VALENTINE, avec inquiétude.

La verrai-je au moins ?

TÉRENCE.

Vous la verrez... je me le suis mis en tête (A part.) Et bien autres choses encore !

VALENTINE.

Aujourd'hui ?

TÉRENCE.

Non, demain !... Chut ! mon oncle ! (Entre le marquis.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE MARQUIS, puis JEAN.

LE MARQUIS, entrant à Valentine.

J'ai fait une course inutile. (Apercevant TERENCE.) Tu es encore là, toi ?

TÉRENCE.

Oui, mon bon oncle... j'avais oublié ma faim en causant avec ma cousine... mais je me sauve !

VALENTINE.

Voulez-vous que je vous ouvre la porte du parc, cela abrégera votre route ?

TÉRENCE.

Volontiers... cousine... volontiers... Au revoir mon oncle !

LE MARQUIS.

Au revoir !

TÉRENCE, bas à Valentine.

Nous voulons causer de madame Richon... je parie !

VALENTINE, lui prenant le bras.

Oui, causons-en ! (Ils sortent.)

SCÈNE VIII

LE MARQUIS, puis JOLIETTE.

LE MARQUIS.

Il est sans rancune, ce bon Tércence!

JOLIETTE, entrant mystérieusement.

Monsieur...

LE MARQUIS.

Qu'y a-t-il?

JOLIETTE, mystérieusement.

Il y a là un monsieur qui demande à vous parler.

LE MARQUIS.

Quel monsieur?

JOLIETTE, mystérieusement.

Un inconnu... que je ne connais pas... un grand maigre!

LE MARQUIS.

Son nom?

RICHON, entrant.

Antoine Richon.

JOLIETTE.

C'est ce que j'allais dire, [monsieur le marquis, M. Antoine Richon.

LE MARQUIS.

Laisse-nous.

SCÈNE IX

LE MARQUIS, RICHON.

RICHON, gaiement.

Oui, monsieur... votre voisin de campagne... le nouveau propriétaire de l'immeuble contigu au vôtre... nos murs sont mi-

loyens, monsieur... quand je dis nos murs... nos haies... car nous ne sommes séparés que par un simple rideau de feuillage et de ronces... (Il rit.) Ah! ah!

LE MARQUIS.

Donnez-vous la peine de vous asseoir, monsieur.

RICHON, s'asseyant.

Suivant l'usage du pays... et de tous les pays, je crois... un usage cordial du reste... je viens, monsieur le marquis, vous faire ma visite d'installation. M^{me} Richon le voulait, je le désirais, et me voilà.

LE MARQUIS.

C'est vraiment trop d'honneur, monsieur.

RICHON.

Au reste, je ne dois pas vous être tout à fait inconnu... M. le comte de Villarec, votre neveu, vous a sans doute parlé de moi?

LE MARQUIS.

Térence? je ne me le rappelle pas... monsieur...

RICHON.

C'est singulier... C'est pourtant lui qui m'a appris qu'il y avait une propriété à vendre dans ce village, et qui m'a engagé à en faire l'acquisition.

LE MARQUIS.

En voici la première nouvelle.

RICHON.

Un oubli de sa part sans doute. (Se levant.) Ah! vous avez là un vrai château, M. le Marquis... des boiseries superbes... tapisseries de hautes lisses... C'est très-beau!... Moi, j'ai une bicoque!... habillée de Perse... bâtie, non pas par les Romains, mais par des financiers, au jour le jour, au hasard de la hausse et de la baisse... Vous voyez ça d'ici : mesquine, petite, étroite, mais coquette et reluisante au soleil?

LE MARQUIS.

Oui, comme les écus qu'on y a mis.

RICHON.

C'est cela. Tandis que ce manoir...

LE MARQUIS.

Et grave comme la pensée sévère qui y a présidé...

RICHON.

C'est possible. Mais du dehors, ces tourelles, ces murailles, toute cette masse noire attriste la vue. J'aurais fait blanchir, ça, moi.

LE MARQUIS.

Vous avez le présent, M. Richon, nous n'avons que le passé nous. Vous êtes encore jeune, je suis vieux, moi... j'économise mes illusions... je ménage le dernier trésor de la vieillesse : les souvenirs !

RICHON.

C'est juste !

LE MARQUIS.

Je cause avec le passé comme vous avec le présent. (Ils s'asseyent.)

RICHON.

Je m'appelle, moi, tout simplement Antoine Richon, c'est vrai. Je n'ai pas de chevalier de Malte dans ma famille... je n'ai ni titres ni blasons, comme M. le Marquis ; mais je puis dire avec quelque orgueil, que mon nom, bien que né d'hier, a conquis ses lettres de noblesse dans l'industrie... des hauts-fourneaux. Je suis parti de Chatellerault, ma province, avec deux cents francs dans ma poche... il y a trente ans de cela ; aujourd'hui... j'ai deux cent mille francs de revenus inscrits sur le registre de la dette publique, sans compter... vous voyez, monsieur le marquis, que j'ai assez bien fait mes petites affaires... (Il rit.) Ah ! ah !

LE MARQUIS.

Vous voulez dire vos grosses affaires, monsieur Richon.

RICHON.

Et savez-vous quel est le système financier qui m'a puissamment aidé à amasser ces millions...

LE MARQUIS.

Non, je ne m'en doute pas...

RICHON.

Il est bien simple : ne rien donner pour rien ! tout le secret de ma fortune est là : Rien pour rien !

LE MARQUIS, riant.

Système admirable ! vous pouviez ne rien gagner, mais assurément, vous ne pouviez rien perdre.

RICHON.

Aussi ne m'en suis-je jamais départi. Je ne l'eusse pas fait pour mon frère, pour madame Richon... Je suis marié... j'ai même été veuf.

LE MARQUIS.

Ah ! vous ne perdez pas votre temps à ce que je vois !

RICHON.

C'est encore un de mes principes. Je disais donc que madame Richon... une femme adorable pourtant... a dû m'apporter cent mille francs de dot écus comptant.

LE MARQUIS.

C'est au moins heureux qu'elle ait pu remplir les conditions du programme.

RICHON.

Rien pour rien. Je vous l'ai dit !

LE MARQUIS.

Mais, c'est admirable ! et le bonheur lui-même, en entrant chez vous, devait payer son droit de passage.

RICHON, se croisant les jambes.

J'aimais ma femme, pourtant. Vous la verrez : elle est charmante. Elle est peut-être un peu mondaine... un peu friande de diamants et de chiffons... elle jette peut-être un peu trop étourdiment mon argent par sa fenêtre... Mais bah !... j'assiste volontiers de ma stalle de millionnaire, au spectacle de ses fantaisies, elle peut me ruiner... elle a payé son écot dans la communauté...

2.

LE MARQUIS.

Comment... M. Richon, votre système n'a jamais épargné personne ?

RICHON.

Personne! ah! si! j'ai fait une exception pour Ferdinand.

LE MARQUIS.

Votre fils sans doute?

RICHON.

Oui, mon fils!... vingt-cinq ans, ancien élève de l'école Polytechnique... ingénieur des mines... ma faiblesse et mon orgueil... Ferdinand m'a coûté si cher, monsieur le marquis, que je n'ai jamais eu le courage de lui rien demander. (Il se lève.)

LE MARQUIS, se levant.

. Drôle d'homme!

RICHON.

Monsieur le marquis me permettra de prendre congé de lui. Maintenant que la glace est rompue, comme on dit, nous voisinerons, je l'espère. Mademoiselle de Villarec et madame Richon, sont déjà des camarades de pension. Elles seront enchantées de se retrouver. Vous verrez que nous ferons très-bon ménage.

LE MARQUIS, froidement.

Je voisine peu, je vous l'avoue; mais je m'empresserai d'aller présenter mes hommages à madame Richon.

RICHON, saluant.

• Ma femme sera on ne peut plus flattée de l'honneur que vous nous ferez, monsieur le marquis. (Revenant sur ses pas.) Ah! j'oubliais une petite affaire que je voudrais vous proposer.

LE MARQUIS, plus froid.

Laquelle?

RICHON.

Oh! une niaiserie... Il existe, vous savez, derrière nos propriétés, un petit chemin qui appartient à la commune... Ce chemin conduit à un sentier qui mène en dix minutes à la ville... Il a

surtout pour nous cet immense avantage de faciliter l'approvisionnement de nos ménages... l'acquisition de ce chemin serait une véritable fortune, qu'en pensez-vous?...

LE MARQUIS.

Combien en demande-t-on ?

RICHON.

Cinq mille francs!

LE MARQUIS.

C'est cher, cinq mille francs!... (Après une pause.) Mon Dieu, à vous parler franchement, je ne vois pas trop ce que nous gagnons à ce marché.

RICHON.

Nous abrégeons les distances.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas nous qui faisons les courses...

RICHON.

Non, mais ces pauvres diables de domestiques, quand il fait beau, c'est bien... mais quand il pleut... Et puis .. deux mille cinq cents francs chacun, qu'est-ce que c'est que cette somme? Pour moi, ce n'est rien, pour vous, moins encore.

LE MARQUIS.

C'est possible. — Mais je trouve inutile d'enrichir la commune et de payer 2,500 francs, ce qui vaut 300 francs.

RICHON.

Comment 300 francs? mais il y a là 3 hectares d'excellentes terres, c'est pour rien.

LE MARQUIS.

Vous avez peut-être raison, mais je ne suis pas de votre avis; — au surplus, achetez monsieur Richon, achetez, puisque vous y trouvez votre convenance...

RICHON, à part.

Oui... achetez... j'achèterai... et il passera pour rien... attends... attends... (Haut.) Je me verrai forcé d'être le seul adjudicataire.

LE MARQUIS.

Parfaitement.

RICHON.

Seulement, vous trouverez bon que je m'enferme, et me réserve exclusivement le droit de passage.

LE MARQUIS.

Comment donc! Je ne l'ai jamais compris autrement... je me rappelle votre système, monsieur Richon : rien pour rien!

RICHON.

Nous n'en serons pas moins les meilleurs amis du monde ; et si jamais je puis vous être de quelque utilité... vous pouvez compter sur moi...

LE MARQUIS.

Merci, monsieur!

RICHON, à part.

Le vilain homme! (Haut en saluant.) Monsieur le marquis!

LE MARQUIS.

Monsieur Richon... (Entre Térance.)

SCÈNE X

LES MÊMES, TÉRENCE.

TÉRENCE, entrant.

J'ai déjeuné, me voici! (Apercevant Richon.) Tiens, Monsieur Richon!... (Lui tendant la main.) Bonjour, monsieur Richon!...

RICHON.

Nous aurons bientôt votre visite?

TÉRENCE.

J'irai fumer un cigare avec Ferdinand, demain.

RICHON.

J'y compte! Au revoir, monsieur le marquis! (A part.) On ne m'avait pas trompé, c'est un ladre. (Il sort.)

SCÈNE XI

LE MARQUIS, TÉRENCE.

TÉRENCE, à part.

M. Richon a un air singulier... Est-ce que mon oncle aurait brouillé mes cartes ?

LE MARQUIS.

Tu ne m'avais pas dit que tu connaissais M. Richon ?

TÉRENCE, embarrassé.

Ah! Vous croyez?... je pensais vous en avoir parlé... c'est la meilleure pâte d'homme que je connaisse... vous avez dû vous en apercevoir ?

LE MARQUIS.

Oui! à son système financier près : Rien pour rien!

TÉRENCE, à part.

Ah! nous y voilà. (Haut.) Il vous l'a développé?

LE MARQUIS, riant.

Il me l'a même appliqué!

TÉRENCE.

Bah!... Et comment cela?

LE MARQUIS.

Oh! un enfantillage... une question de servitude... je te conterai cela... En attendant, je l'ai à peu près congédié.

TÉRENCE, avec effroi.

Congédié?... Il ne reviendra pas ?

LE MARQUIS.

Je l'espère!

TÉRENCE, mécontent.

Mon Dieu, mon oncle, permettez-moi de vous dire que cela n'a pas le sens commun. Comment, voilà une famille honorable, riche, qui s'installe dans ce pays... elle peut être pour vous un charme...

un agrément, une ressource contre l'ennui... et vous refusez de la voir?...

LE MARQUIS.

J'ai mes raisons...

TÉRENCE, éclatant.

Des raisons?... Voulez-vous que je vous les dise, vos raisons?

LE MARQUIS.

Toi?

TÉRENCE.

Voulez-vous que je vous dise pourquoi depuis dix ans vous vous enfermez dans cette solitude... pourquoi, vous, le marquis Horace de Villarec, héritier d'un grand nom... possesseur de vastes domaines, vous vivez dans ce trou, comme le dernier des gentilshommes ruinés?

LE MARQUIS, tressaillant.

Eh bien?...

TÉRENCE.

Eh bien! vous ne vivez ainsi que parce que vous ne tenez qu'à vos écus... vos écus que les rapports du monde, les convenances de société rogneraient peut-être un peu!... j'avais cela sur le cœur. je vous le dis, voilà!... Vous n'aimez qu'une chose, votre argent!... vous lui sacrifiez tout... vous vous réfugiez dans l'ombre et la médiocrité pour satisfaire une passion que je ne veux pas qualifier, mais qui existe chez vous à un degré féroce, et qu'on pourrait nommer avec raison, avarice!... mon oncle, vous êtes un avare!

LE MARQUIS, indigné.

Avare!... avare!... Et c'est toi!... (Se contenant.) Après tout, quand cela serait? Ne suis-je pas libre de disposer de ma fortune comme bon me semble? Si j'éprouve une jouissance singulière à la ménager cette fortune... à ne pas la dépenser au bénéfice du désordre et de la curiosité publique... Si je veux l'accroître encore... Chacun place son bonheur où il le trouve... où est le mal?

TÉRENCE.

Le mal? mais il existe!... Ah! père aveugle. Vous ne vous apercevez donc pas que, pour satisfaire à vos appétits d'argent vous jouez le repos et le bonheur de votre fille?

LE MARQUIS, ému.

De ma fille?

TÉRENCE.

De votre fille cloîtrée dans les ennuis de votre isolement... de votre fille qui consume ses plus belles années en pure perte... de votre fille, enfin, qui, toute courageuse qu'elle soit, finira, si vous n'y prenez garde, par succomber sous le poids de sa solitude... dans sa lutte... contre son cœur... contre ses vingt ans et la mélancolie douloureuse de ses plus belles années qui s'en vont!

LE MARQUIS, ému.

Voyons! voyons! Qu'est-ce que tu me dis là, Térénce? mais Valentine ne s'est jamais plainte... au contraire... elle me dit chaque jour...

TÉRENCE.

Qu'elle est heureuse. Elle me le disait encore là tout à l'heure!

LE MARQUIS.

Eh bien ?

TÉRENCE.

Elle vous trompe... elle se trompe elle-même... elle se sacrifie!

LE MARQUIS, tressaillant.

Ah! tais-toi.. tais-toi! mais, à t'entendre, on dirait que ce château est une prison, un couvent...

TÉRENCE.

C'est pire, encore. Vous condamnez froidement cette enfant que vous chérissez pourtant!... au plus misérable des avenirs, au célibat!... et tout cela pour une dot que vous ne voulez pas lui donner...

LE MARQUIS, avec force.

Térénce!

TÉRENCE.

Oh ! ça m'est égal !... vous pouvez vous indigner... me mettre à la porte si vous voulez, mais j'irai jusqu'au bout... je ne me serai point fait, par mon silence, le complice de vos cruautés... Votre fille est assez jeune, assez belle, d'assez bonne maison, pour qu'un galant homme demande sa main, sans exiger que cette main soit bourrée de billets de banque. Je m'y connais, que diable !... Ouvrez vos salons et vous verrez... on n'élève pas les jeunes filles dans les tourelles aujourd'hui !... montrez-la, produisez-la, donnez des fêtes, recevez vos vassaux, s'il en reste encore ; et couronnez des rosières, et, s'il n'y en a plus, inventez-en ; et si les maris ne se présentent pas, faites vos malles pour Paris ; conduisez votre fille dans le monde, à l'Opéra, aux Italiens, aux bals... et, comme elle est autrement élevée que toutes les jeunes filles du jour, elle fera sensation, elle sera distinguée, et, dans six mois, elle aura trouvé un mari.

LE MARQUIS, froidement.

Je ne tiens pas à marier Valentine.

TÉRENCE.

Mais, mon oncle...

LE MARQUIS.

Je te prie de te mêler de ce qui te regarde, je suis le maître d'élever ma fille comme il me plaît ; j'ai décidé qu'elle ne se marierait pas, elle ne se mariera pas.

TÉRENCE.

C'est de la tyrannie cela ! mais vous ne parviendrez pas à faire taire son cœur, il parlera malgré vous !

LE MARQUIS.

Elle ne verra personne ! (Il va s'asseoir près de son bureau.)

TÉRENCE.

Personne ?... mais l'amour n'est pas quelqu'un. Grilles et verrous, choses inutiles contre lui ; la porte fermée, il entre par la fenêtre. La meilleure conjuration contre le démon, c'est encore l'écharpe de monsieur le maire et la bénédiction du curé. Quant

au reste, fumée ! En dépit de toutes vos précautions, en dépit de toutes vos serrures, le moment venu, il tombera... pas à vos pieds... mais aux pieds de votre fille, sans crier gare ; d'un mur, d'une cheminée, d'un toit, comme une tuile, où d'un nuage comme un Dieu, et vous n'y aurez rien vu ! (On entend un coup de fusil.)

LE MARQUIS.

Qu'est-ce donc ?

TÉRENCE.

Tenez, il a peut-être trouvé une cartouche dans son carquois.

SCÈNE XII

LES MÊMES, puis VALENTINE et JOLIETTE.

VALENTINE.

Avez-vous entendu mon père ?

LE MARQUIS.

On a tiré dans le parc. (A Joliette.) Qui a tiré, Joliette ?

JOLIETTE.

Je ne sais pas, monsieur, j'étais dans la cour !

LE MARQUIS, à Jean.

Et toi ?

JEAN.

Ni moi non plus... J'ai entendu le coup et je me suis sauvé.

LE MARQUIS.

Tu n'as vu personne ?

JOLIETTE.

Personne !

SCÈNE XIII

LES MÊMES, FERDINAND.

FERDINAND, entre du fond à droite, un fusil de chasse d'une main et un lièvre de l'autre.

Pardon, monsieur le marquis...

TÉRENCE, à part.

Lui! Enfin?

FERDINAND.

C'est moi qui suis le coupable.

LE MARQUIS.

Vous, monseigneur?...

FERDINAND.

Et je viens me livrer à votre merci, monsieur. Je poursuivais un lièvre dans la propriété de mon père... l'ardeur de la chasse m'a entraîné, j'ai franchi, sans y songer, la haie qui sépare la propriété de mon père, de la vôtre... j'ai chassé sur vos terres, monsieur le marquis... et voici ma victime..

TÉRENCE, à part.

C'est un chasseur adroit!

FERDINAND.

Permettez-moi de vous l'offrir en expiation.

JEAN, prenant le lièvre.

Ah! le beau lièvre... j'irai vous le porter chez vous, monsieur...
(Ferdinand salue Valentine.)

JEAN, à part, regardant le lièvre.

C'est drôle, ce lièvre-là a l'air d'avoir été tué hier! (Il sort par le fond avec Joliette.)

LE MARQUIS, haut.

Mais, puis-je savoir à qui j'ai l'honneur...

TÉRENCE.

M. Ferdinand Richon, mon ami; le fils de M. Richon, que vous connaissez déjà... marquis.

FERDINAND.

Il ne me reste plus, monsieur, qu'à me retirer, en vous priant de me pardonner d'être venu aussi brusquement troubler votre solitude...

TÉRENCE.

Le voilà dans la place! (A Ferdinand.) Comment trouvez-vous ma cousine?

FERDINAND.

Charmante! (Il salue et sort.)

TÉRENCE l'accompagne.

Au revoir Ferdinand. (Il redescend.) Il est fort bien ce jeune homme, n'est-ce pas, marquis?

LE MARQUIS.

Oui!...

TÉRENCE.

Est-ce votre avis, cousine?

VALENTINE, troublée.

Très-bien!...

TÉRENCE, à part.

Voilà un lièvre qui pourrait bien en faire lever un autre.

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente le jardin du marquis de Villarec; pavillon au troisième plan à gauche. — Arbre au deuxième plan à droite, canapé et chaises; à côté, table de jardin et sièges à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

TÉRENCE, entrant mystérieusement en scène.

Mon oncle doit être à la ville... Valentine repose encore, je puis continuer dans l'ombre et le feuillage l'œuvre de ma conspiration. Elle va bien mal ma conspiration!... En vérité il n'y a que moi pour avoir si mauvaise chance... je croyais qu'en rapprochant ces atomes crochus qui se cherchaient... je n'aurais plus qu'à conduire les deux victimes à l'autel, à la barbe du marquis... Ah! bien oui!... ce Ferdinand est stupide; je l'amène ici dans un parc réservé, pensant qu'il va faire sa besogne tout seul... et, depuis ce fameux lièvre qu'il a failli tuer... rien... oh! si fait, ça et là un soupir... un mélancolique salut à distance... payé d'un salut majestueux. Elle est de bronze cette Valentine... voyons, tout mon carquois y a passé .. j'ai mis dans cet arbre où ma cousine a l'habitude de serrer son sécateur et son herbier... j'ai mis trois élégies signées F. cinq bouquets dont deux à Chloris, j'y ai mis un acrostiche à faire frémir la nature, signé : F. — Pareil à l'avare Achéron, l'arbre a englouti sa proie... Valentine a tout lu et n'a passourcillé, je me disais : Elle va se fâcher... elle lui fera une scène. Il n'y comprendra rien, elle l'accusera d'hypocrisie... il se rebiffera, ils se disputeront et finiront peut-être par s'entendre. Rien toujours! Bonjour monsieur, bonjour mademoiselle! Il faut frapper un grand

coup... il faut que ces gens-là s'adorent... Oh ! quelle idée ! Valentine est fière, elle est vive, susceptible ; la moindre indécatesse la révolte... j'ai mon affaire... avant le déjeuner mes deux petits cœurs vont se prendre aux cheveux... mon oncle !

SCÈNE II

LE MARQUIS, TÉRENCE.

LE MARQUIS.

Déjà toi, mauvais garnement ! que fais-tu sous les fenêtres de ta cousine ?

TÉRENCE.

Oh ! rassurez-vous, mon oncle, je ne suis pas un troubadour dangereux... je n'ai pas le sou... et j'engraisse.

LE MARQUIS, riant.

C'est ma foi vrai.

TÉRENCE.

Je ne suis plus le petit cousin des légendes domestiques. D'ailleurs je me suis dépoûté aux yeux de Valentine... je fais ses courses.

LE MARQUIS, riant.

Allons... tu me rassures... (Il s'éloigne.)

TÉRENCE.

Vous allez à la ville ?

LE MARQUIS.

Oui...

TÉRENCE.

Je parie que vous allez faire vos provisions pour rendre dignement aux Richon le dîner qu'ils vous ont offert.

LE MARQUIS.

Au revoir...

TÉRENCE.

Il fait la sourde oreille.

SCÈNE III

TÉRENCE, regardant autour de lui.

Ah! Valentine! ah! cousine indéchiffrable! c'est donc aujourd'hui que vous allez vous expliquer... c'est hasardé, c'est vif, c'est une mine qui va tout faire sauter. (Il tire sa bourse et la regarde.) Douze louis, fruit amer d'économies sordides... là, dans le tronc des pauvres! Ah! je suis curieux de voir comment elle va prendre cette galanterie-là. Pauvre Ferdinand! gare! (Valentine paraît.) Il n'était que temps! (Il se cache derrière un buisson.)

SCÈNE IV

VALENTINE, TÉRENCE.

VALENTINE, descend du pavillon à droite et regarde autour d'elle.

Sera-ce des fleurs ou des vers? (Elle va à l'arbre et retire une bourse.) Une bourse!... de l'or! un billet... (Elle lit.) Pour vos pauvres!... oh! une pareille audace!...

TÉRENCE, à part.

Je crois que la bourse a produit son effet!

VALENTINE.

De l'argent!

TÉRENCE, à part.

Et c'est moi, Térance de Villarec .. un oisif, un blasé, un corrompu, qui ai découvert ce moyen-là... je ne me serais jamais cru un cœur si spirituel... Embarrassons-là... (Il tousse.) Hum! hum!

VALENTINE, se détournant.

Térance!... (Elle cache la bourse.)

TÉRENCE.

Bonjour cousine!... comment allez-vous aujourd'hui?

VALENTINE, émue et préoccupée.

Très-bien, je vous remercie. (Elle s'assied à droite.)

TÉRENCE, l'examinant.

En effet, toutes les roses du jardin fleurissent sur votre visage... Eh bien, vous ne me dites rien... je vous fais un bouquet, je vous l'offre et vous ne me répondez pas merci.

VALENTINE.

Pardon, je pensais...

TÉRENCE.

Cousine... cousine, prenez garde, vous devenez rêveuse... vous tournez à la ballade.

VALENTINE.

Mon cousin, vous êtes d'humeur railleuse ce matin...

TÉRENCE, à part.

Elle est piquée... (Haut.) A propos, je viens de rencontrer quelqu'un de votre connaissance.

VALENTINE.

Qui donc?

TÉRENCE.

Ferdinand Richon.

VALENTINE, avec indifférence.

Ah!

TÉRENCE, à part.

Elle ne bronche pas. (Haut.) Il se disposait à vous rendre visite avec madame Richon.

VALENTINE.

N'est-ce pas que Suzanne est charmante?

TÉRENCE.

Charmante!... mais Ferdinand en est le digne pendant.

VALENTINE.

Il est de vos amis?...

TÉRENCE.

Et des meilleurs... je m'en vante... c'est un fils de bourgeois tout simplement, mais il ne faut pas médire de cette race studieuse et militante... ces jeunes gens là sont la force du pays... Ils ont l'ambition d'arriver, ils ont l'entêtement de l'avenir... tandis que nous courons les bals, les théâtres, les corps de ballet... tandis que nous gaspillons étourdiment notre jeunesse à tous les hasards de l'oisiveté parisienne... ils étudient, ils piochent! Tandis que nous prodiguons notre temps... ils ménagent le leur... Ferdinand fera un chemin brillant, j'en suis sûr... si j'avais agi comme lui, je serais aujourd'hui...

VALENTINE, souriant.

L'ornement des ponts-et-chaussées...

TÉRENCE.

Parfaitement... vous me verriez recherché par toutes les demoiselles du département... comme Ferdinand... qui sait.. j'aurais peut-être épousé la fille du sous-préfet ou tout autre, enfin, je serais un homme sérieux.

VALENTINE.

Comme M. Ferdinand!

TÉRENCE.

Ce qui ne l'empêche pas de joindre à ses vertus solides les qualités les plus aimables de l'homme du monde.

VALENTINE.

Il a des talents de société?

TÉRENCE.

Elle le gouaille. (Haut.) Il est musicien consommé, il touche du piano comme Litz...

VALENTINE, passant à gauche.

Comme Litz... comme Litz... vous allez un peu loin...

TÉRENCE.

Vous trouvez?...

VALENTINE.

Votre ami possède un joli petit talent d'amateur... de province... mais le comparer à Litz... c'est le fanatisme de l'amitié...

TÉRENCE, à part.

Bien, très-bien... (Haut.) Ensuite il est poète...

VALENTINE.

Ah! il fait des vers? Les fait-il bons?...

TÉRENCE, avec une feinte modestie.

Mais...

VALENTINE.

Oui... oui... je comprends... un poète d'album... une muse de Keepsake.

TÉRENCE.

Enfin... c'est un cavalier parfait... à cheval...

VALENTINE, souriant.

Il est à peindre?... Eh bien! mon cher TERENCE, il est possible que votre ami soit de la force de Litz sur le piano, qu'il fasse des vers comme Alfred de Musset, qu'il monte à cheval comme Boucher, mais vous ne parviendrez pas à lui donner les qualités qui lui manquent, celles d'un homme bien élevé, d'un homme de bonne compagnie, sachant son monde et professant le respect de certaines bienséances.

TÉRENCE, à part.

Ça marche, ça marche!... (Haut.) Comment?...

VALENTINE.

J'ai mes raisons pour m'exprimer ainsi sur le compte de M. Ferdinand Richon.

TÉRENCE, jouant l'étonnement et la colère.

Comment cousine, est-ce que Ferdinand aurait manqué aux égards?...

VALENTINE.

Non!

TÉRENCE.

C'est que je ne souffrirais pas...

VALENTINE, l'arrêtant.

Si M. Ferdinand avait oublié ce qu'il me doit, je saurais le lui rappeler...

TÉRENCE, à part.

Elle va toute seule.

JOLIETTE, venant du troisième plan à droite.

Mademoiselle, M. Bertault... le notaire de M. le marquis.

SCÈNE V

LES MÊMES, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE, s'inclinant.

Mademoiselle... monsieur votre père est-il visible ?

VALENTINE.

Mon père est sorti, monsieur, il ne sera probablement de retour que dans une heure.

LE NOTAIRE.

Alors, mademoiselle, si vous voulez bien le permettre, je ferai un tour de parc en l'attendant. (Il s'incline et sort à gauche au fond.)

VALENTINE.

Monsieur...

TÉRENCE.

Cousine, votre accueil à cet officier ministériel a été froid.

VALENTINE.

C'est possible, mais c'est un sentiment involontaire... toutes les fois que cet homme vient ici, mon père est triste pendant huit jours.

TÉRENCE.

C'est singulier. (On entend le bruit d'une voiture.) Ah ! une voiture, celle des Richon, sans doute ?

VALENTINE.

Oui, j'aperçois Suzanne.

TÉRENCE.

Ferdinand lui donne la main pour descendre. . ah ! mon Dieu !... Elle est accompagnée de trente six cartons... c'est un train de marchandises que cette voiture-là...

VALENTINE.

En effet... alors, je vais à la gare.

JOLIETTE, annonçant.

M. Ferdinand Richon.

VALENTINE, à part.

Lui !

TÉRENCE, à part.

Il va en avoir... pour mon argent.

SCÈNE VI

LES MÊMES, FERDINAND.

FERDINAND.

Mademoiselle... bonjour Térance. (Il serre la main de Térance.) Madame Richon me prie de vous demander, mademoiselle, s'il vous est possible de la recevoir.

VALENTINE.

Madame Richon est toujours ici la bienvenue et je vais moi-même... (Se ravisant.) Mais auparavant, monsieur, j'ai une prière à vous adresser.

FERDINAND.

Une prière ?

VALENTINE, tirant une bourse de sa poche.

Voulez-vous bien vous charger, monsieur, de remettre cette bourse à qui elle appartient ?

FERDINAND, étonné.

Cette bourse ?

TÉRENCE, à part.

Nous y voilà.

VALENTINE.

Vous remercieriez en mon nom la personne charitable qui me l'a adressée, et vous lui direz, je vous prie, que lorsque mademoiselle de Villarec veut donner aux pauvres, elle fait ses aumônes avec son argent, et non avec celui des autres.

TÉRENCE, à part.

Attrape !

FERDINAND.

Mais, mademoiselle, je ne comprends pas.

VALENTINE.

Vous devez me comprendre, monsieur... j'aurais bien pu vous pardonner l'envoi de vos fleurs.

FERDINAND, étonné.

De mes fleurs...

VALENTINE.

Bien qu'elles aient gardé un anonyme blessant... je ne vous aurais même peut-être pas reproché vos vers.

FERDINAND, étonné.

Mes vers...

VALENTINE.

Et votre acrostiche, quelques faibles qu'ils fussent... N'est pas poète qui veut.

TÉRENCE.

Comme elle traite ma muse !

VALENTINE.

Mais... une aumône .. voilà, monsieur, ce que je ne saurais accepter... même de vous.

FERDINAND.

Je vous jure, mademoiselle.

VALENTINE.

Assez, monsieur, sur un pareil sujet... je vais au devant de madame Richon, qui m'attend.

TÉRENCE.

Allons donc! (Valentine sort en s'inclinant par la droite; troisième plan.)

SCÈNE VII

TÉRENCE, FERDINAND.

FERDINAND, lui montrant la bourse.

Mais qu'est-ce que cela veut dire ?

TÉRENCE.

Comment, réellement, ce n'est donc pas vous ?

FERDINAND.

Vous aussi ?... vous pouvez croire... Mais cette bourse m'est tout à fait inconnue... jamais je ne me serais permis...

TÉRENCE.

Alors il y a là un mystère qu'il faut percer...

FERDINAND.

Oui certes!

TÉRENCE.

Car, je ne pense pas que cet arbre, soit comme celui dont parle la fable... un arbre enchanté !... produisant sur la même branche, des fleurs et des fruits d'or.

FERDINAND.

Évidemment non...

TÉRENCE.

Je ne crois pas non plus que ce soit la charité d'un passant qui ait déposé par mégarde son porte-monnaie dans le creux de cet arbre...

FERDINAND.

Sans aucun doute.

TÉRENCE, s'animant.

C'est donc un homme... un amant, un amoureux.

FERDINAND.

Vous avez raison !

TÉRENCE.

Ah ! il y a donc de par le monde un misérable qui ose envoyer des bourses d'or bourrées de soie... non, des bourses de soie bourrées d'or à ma cousine...

FERDINAND.

C'est monstrueux !...

TÉRENCE.

Et qui, non content de se métamorphoser en pluie d'or, comme Jupiter, s'introduit chaque matin dans le creux de cet arbre, sous la forme de bouquets, de madrigaux...

FERDINAND.

Oh ! je le tuerai !...

TÉRENCE.

C'est cela, nous le tuerons...

FERDINAND.

Non. Il ne mourra que de ma main.

TÉRENCE.

Je le hais, cet homme.

FERDINAND.

Moi je l'exècre... un rival !

TERENCE.

Un rival... vous aimez donc ma cousine ?

FERDINAND, troublé.

Térence!...

TÉRENCE.

Vous l'aimez, là... vrai?

FERDINAND, lui prenant la main.

Si je l'aime... mais de toutes les forces de mon âme... je l'ai vue et son souvenir ne m'a plus quitté... je l'ai entendue et sa voix est restée, comme une chanson mystérieuse dans mon cœur, je ne dors plus, je ne vis plus, enfin je l'aime; mais d'un amour si pur, si chaste, si respectueux qu'il ne me serait jamais venu à la pensée de dire à mademoiselle de Villarec, le premier mot de mon amour.

TÉRENCE, le regardant avec commisération, et à part.

Est-on bête, à cet âge-là

FERDINAND.

Alors, vous comprenez... il faut que je découvre mon rival... et je compte sur vous pour m'y aider.

TÉRENCE.

Volontiers. .

FERDINAND.

Vous verrez que si mon cœur tremble devant une femme, il s'affermirait devant une épée.

TÉRENCE.

Votre rival n'est pas loin, je le connais.

FERDINAND.

Vous?

TÉRENCE.

Particulièrement.

FERDINAND.

Son nom?

TÉRENCE, lui tendant la main.

Son nom? rendez-moi ma bourse!

FERDINAND.

Comment ?

TÉRENCE.

La bourse ou la vie ?

FERDINAND.

Quoi, c'est !...

TÉRENCE.

C'est moi votre rival !

FERDINAND, stupéfait.

Vous ?

TÉRENCE.

Cela vous étonne ?

FERDINAND.

Vous aimez donc mademoiselle de Villarec !

TÉRENCE.

Parbleu !... Est-ce que vous croyez qu'à vous seul est réservé le privilège de la trouver charmante... Les jolies femmes ne poussent pas comme les fraises ici... et, quand elles poussent... c'est au premier arrivant à les cueillir... D'ailleurs, ne suis-je pas dans les conditions de l'emploi !... un Villarec ! un cousin ! Et par droit de conquête et par droit de naissance !... Dans toutes les comédies du monde... vieilles ou jeunes... le cousin épouse sa cousine... c'est une tradition. Vous pensez bien, n'est-ce pas, que je n'aurais pas été assez naïf pour laisser passer à des mains étrangères cet héritage de famille... un héritage qui a de si beaux yeux et de si beaux écus.

FERDINAND.

Je comprends.

TÉRENCE.

Vous comprenez, n'est-ce pas ?

FERDINAND.

Je comprends tout ce qu'il y a d'équivoque dans votre conduite à mon égard.

TÉRENCE.

D'équivoque ?

FERDINAND.

Vous avez bien le droit, en effet, d'épouser mademoiselle de Villarec si sa dot vous tente... mais ce que vous n'aviez pas le droit de faire, c'était de m'attirer dans cette maison, de tendre un piège à mon cœur, de me donner des espérances que je ne devais pas avoir, de vous servir enfin de ma personne et de mon nom pour masquer vos projets... voilà qui n'est pas d'un gentilhomme, monsieur de Villarec, et qui ne serait même pas d'un bourgeois.

TÉRENCE, à part.

Il veut me couper la gorge. (Haut.) Monsieur !

FERDINAND, froidement.

Je maintiens mon dire.

TÉRENCE.

C'est bien, monsieur... Le temps de prendre des épées... et je suis à vous. (Térence éclate de rire.) Ah ! ah !

FERDINAND, se retournant.

Hein ?

TÉRENCE.

Grand enfant que vous êtes !... Il a cru ! (Il rit.)

FERDINAND.

Que voulez-vous dire ?

TÉRENCE.

Voyons... regardez-moi... est-ce que j'ai l'air d'un amoureux, d'un rival ?...

FERDINAND.

Comment ?

TÉRENCE.

Est-ce que j'ai l'air de soupirer dans le pourpoint de Roméo... Est-ce que je puis aimer ma cousine... une enfant que j'ai vu

naître... et, dans le cas où je serais assez fou pour cela, est-ce qu'il ne me faudrait pas arracher cet amour de mon cœur, comme une mauvaise pensée, un pauvre diable comme moi ! la belle affaire pour l'héritière des Villarec !

FERDINAND.

Est-il possible ?

TÉRENCE.

C'est bon pour vous ! mon brave garçon, vous êtes le mari qu'il lui faut... je vous ai toisé tout de suite... et il me croyait son rival !... (Il rit.)

FERDINAND.

Mais ces fleurs, ces vers, cette bourse...

TÉRENCE.

Tout cela était pour vous, ingrat... Il fallait bien vous faire faire explosion puisque vous persistiez à brûler sous la cendre... j'ai été l'étincelle qui a mis le feu aux poudres... voilà tout.

FERDINAND.

Ah ! mon cher Térence !... comment jamais reconnaître...

TÉRENCE.

En faisant le bonheur de Valentine !... (Entrent Valentine, madame Richon, Joliette portant des cartons.)

VALENTINE, au fond.

Vraiment, Suzanne...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MADAME RICHON, VALENTINE,
JOLIETTE.

MADAME RICHON, descendant à gauche.

Oui, ma chère Valentine, j'arrive de Paris... j'y ai passé quinze jours adorables... le temps de prendre l'air des modes nouvelles, de visiter les magasins en vogue, et de les dévaliser... coût 413 francs 75 centimes en supplément de bagages.

VALENTINE, riant.

Ah! mon Dieu... mais tu as dû ruiner monsieur Richon, épouse prodigue.

TÉRENCE, s'avançant.

Monsieur Richon est assez riche pour payer sa gloire...

MADAME RICHON, faisant la révérence.

Ah! monsieur le comte... on n'est pas plus courtois!... (Elle tend la main à Térance.)

TÉRENCE, bas à madame Richon.

Il y a du nouveau.

MADAME RICHON.

Valentine... oblige-moi donc de jeter un coup d'œil sur ces chiffons... tu me donneras ton avis...

VALENTINE.

Volontiers.

MADAME RICHON.

Ferdinand, aidez-donc Valentine.

VALENTINE.

Oh! mais je ne voudrais pas...

FERDINAND.

Je vous en prie... mademoiselle.

TÉRENCE, prenant à part madame Richon.

J'ai confessé Ferdinand...

MADAME RICHON.

Eh! bien?

TÉRENCE.

Il l'aime.

MADAME RICHON.

Et Valentine?

TÉRENCE.

Elle a fermé son cœur à double tour... et elle a caché la clef.

MADAME RICHON.

Laissez-moi seule avec elle... je la trouverai. (Elle fait un mouvement pour s'éloigner, Térance la retient, ils se parlent bas.)

FERDINAND, bas à Valentine.

Sur mon honneur, mademoiselle, cette bourse ne vient pas de moi.

VALENTINE.

Comment monsieur, ce n'est pas...

FERDINAND.

Je vous le jure ! (Ils continuent à se parler, tout en débattant.)

TÉRENCE, bas à madame Richon.

Vous connaissez, mon oncle ?

MADAME RICHON.

Oui, mais vous connaissez monsieur Richon ?

TÉRENCE.

Rien pour rien !

MADAME RICHON.

Mais, pourvu que le marquis donne quelque chose.

TÉRENCE.

C'est juste !

VALENTINE, défaisant un nœud que Ferdinand ne peut défaire.

Attendez... voilà ! Comme vous êtes maladroit.

MADAME RICHON.

Et puis, à la guerre comme à la guerre.

TÉRENCE.

C'est cela à la baïonnette !

MADAME RICHON.

On ira jusqu'aux canons rayés ! mais sachons, d'abord, où en est le cœur de Valentine, je m'en charge, je vous l'ai dit... emmenez Ferdinand.

VALENTINE.

Une écharpe... une robe... une coiffure. (A madame Richon.) Mais ce sont des boîtes à surprise que ces cartons-là.

TÉRENCE.

Ferdinand... voulez-vous venir fumer un cigare dans le parc... pendant que ces dames visitent ces chefs-d'œuvre ?

FERDINAND.

Volontiers !

MADAME RICHON, à Ferdinand qui s'approche d'elle.

Surtout, monsieur mon fils... ne fumez pas trop... (Bas à Ferdinand.) Je vais m'occuper de votre bonheur.

TÉRENCE.

Allons, Ferdinand, allons. (Térence et Ferdinand sortent par le fond à droite.)

SCÈNE IX

VALENTINE, MADAME RICHON.

MADAME RICHON.

Monsieur mon fils... quand je songe que j'ai un fils de cet âge-là.

VALENTINE.

Mais pour qui toutes ces merveilles ?

MADAME RICHON.

Pour toi.

VALENTINE.

Pour moi...

MADAME RICHON.

Tu me permets bien de t'offrir ces quelques chiffons ?

VALENTINE.

Mais...

MADAME RICHON.

Il n'y a pas de mais... d'ailleurs, aujourd'hui... tu n'as pas le droit de refuser les présents... (Elle la conduit près du canapé.)

VALENTINE.

D'Artaxerces ?...

MADAME RICHON.

Non, de Saint-Valentin, ton patron !

VALENTINE.

C'est aujourd'hui ma fête ?

MADAME RICHON.

Comment, tu ignorais... oh ! mais moi... je sais mon calendrier par cœur... cela se conçoit... j'ai quatre noms : Rose, Marie, Amélie, Suzanne... ou me fête quatre fois l'an... et je ne ferais pas grâce d'un anniversaire à M. Richon... ainsi, c'est convenu, tu acceptes ?

VALENTINE.

Je ne sais si je dois...

MADAME RICHON.

J'ai la toilette exactement semblable... nous serons habillées comme deux sœurs... tu ne me refuseras pas l'entrée dans ta famille... (souriant.) Par la porte de ma couturière ?...

VALENTINE, baissant les yeux.

C'est trop de bonté...

MADAME RICHON.

Dorénavant je veux me charger de ta garde robe... Il n'est pas convenable qu'une jeune fille de ton monde soit vêtue comme mademoiselle Cendrillon... je t'enverrai mes fournisseurs... ton père grognera bien un peu quand on lui présentera les factures, mais il vous trouvera si charmante, mademoiselle, qu'il finira par être heureux de les payer.

VALENTINE, examinant l'écharpe.

Que tu es aimable... cette écharpe est délicieuse ! (Elle se lève et va à gauche.)

MADAME RICHON.

On la dirait tissée avec des ailes d'abeilles, pas vrai ?... c'est Ferdinand qui l'a choisie.

VALENTINE, surprise.

Ah ! (Prenant la robe.) Le dessin de cette robe est d'une exécution parfaite.

MADAME RICHON, se levant.

C'est aussi Ferdinand qui en a fait le choix.

VALENTINE, surprise.

Ah !

MADAME RICHON.

Oh ! rassure-toi !... Il ignorait que ces étoffes te fussent destinées... n'est-ce pas qu'il a du goût... pour un homme ?

VALENTINE, embarrassée.

Sans doute...

MADAME RICHON.

Au reste, je n'achète jamais rien sans le consulter... oh ! nous sommes au mieux maintenant.

VALENTINE.

Au mieux... vous avez donc été au plus mal ?

MADAME RICHON.

La première année de mon mariage... nous étions en froid ; cela se conçoit, une belle-mère... Ce titre-là sonne mal aux oreilles d'un fils... surtout une belle-mère de vingt ans !... une belle-mère qui ne demande qu'à vivre !... Ferdinand se disait : voilà une petite femme qui me donnera de la soie... à retordre... Elle va s'installer dans la maison des Richon comme dans un pays conquis. Elle jouera au tyran domestique comme on joue à la poupée... elle va faire tomber le pouvoir paternel en quenouille... je n'ai plus qu'à échouer sur le rocher de l'exil...

VALENTINE.

Tu crois qu'il se figurait cela ?

MADAME RICHON.

Parfaitement... aussi je me suis hâtée de combattre ces vilaines prétentions.

VALENTINE.

Par quels moyens ?

MADAME RICHON.

J'ai bravement tenté sa conquête... oui !... pour le séduire, j'ai employé toutes les ressources de mon esprit... j'y ai mis toutes mes coquetteries de femme... La chose n'était pas facile... mais je l'entourai de tant d'égarde, mes séductions cachaient si bien leurs griffes... je lui témoignai une tendresse si empressée, si cordiale... je fis preuve enfin à mon avènement de dispositions si pacifiques, je jouai si peu à la poupée... du despotisme... que Ferdinand fut vaincu, et qu'il finit par comprendre qu'il avait en moi, bien plus une sœur qu'il devait aimer, qu'une belle-mère qu'il devait craindre...

VALENTINE.

La lutte du bon ange contre le mauvais ange.

MADAME RICHON, riant.

Et je crois que j'ai terrassé le mauvais... mais, pour achever entièrement sa conquête, je sens qu'il faudrait que je fusse pour quelque chose dans son bonheur.

VALENTINE.

Dans son bonheur ?

MADAME RICHON.

Oui, et je crois que j'ai trouvé le moyen infallible de le rendre heureux . (Elle lui passe le bras sous le sien.)

VALENTINE.

Toi !

MADAME RICHON.

En le mariant...

VALENTINE, émue.

Ah !

MADAME RICHON.

Une excellente idée, n'est-ce pas ?

VALENTINE, troublée.

Sans doute, si la personne...

MADAME RICHON.

Une personne adorable... l'idéal des jeunes filles... seulement il peut y avoir des obstacles.

VALENTINE.

Des obstacles ?

MADAME RICHON.

Cette jeune fille est noble... et Ferdinand...

VALENTINE, émue.

Eh bien ?

MADAME RICHON, la ramenant au canapé à droite.

Le rang, la naissance ne comptent souvent pas quand l'amour fait pencher la balance... mais voilà ce que j'ignore... voilà ce qui m'inquiète... Ferdinand est-il aimé ?

VALENTINE.

Tu en doutes ?

MADAME RICHON.

Complètement.

VALENTINE

La jeune fille...

MADAME RICHON.

Ne laisse rien voir... rien deviner...

VALENTINE, émue et souriante.

Fais une enquête !

MADAME RICHON.

Oui... j'y ai pensé... mais, je te l'avoue, je ne me sens pas l'habileté nécessaire... il n'y a qu'une personne qui pourrait remplir avec succès cet office... et cette personne. ..

VALENTINE.

Cette personne ?...

MADAME RICHON.

C'est toi !

VALENTINE, émue.

Moi ?

MADAME RICHON.

Toi! tu la connais particulièrement, et, si tu voulais la voir... l'interroger...

VALENTINE.

Mais...

MADAME RICHON.

Ah! c'est vrai... j'allais oublier l'essentiel... son nom... elle s'appelle Valentine de Villarec.

VALENTINE, vivement.

Ah! tais-toi! tais-toi!

MADAME RICHON.

Un bien grand nom, n'est-ce pas?

VALENTINE, émue.

Mais Suzanne... tu t'avances peut-être beaucoup... je ne sais si M. Ferdinand...

MADAME RICHON.

Il t'adore!... il en est à la passion... (Valentine se lève.) Demain ce sera de la folie! tu te tais? (Elle se lève.)

VALENTINE.

Le trouble... la surprise... (Se jetant dans ses bras.) Ah! laisse-moi t'embrasser?

MADAME RICHON, à part.

Elle l'aime!

SCÈNE X

LES MÊMES, TÉRENCE.

TÉRENCE.

On s'embrasse!... allons, il paraît que ça va bien.

MADAME RICHON.

Tout va pour le mieux... Il ne ne s'agit plus que d'avoir le consentement du marquis... chargez vous-en.

TÉRENCE, haut.

C'est dit, je vais user des canons rayés !

VALENTINE.

Comment, Térance, vous saviez...

TÉRENCE.

Tout. (On entend la voix du marquis.) J'entends le marquis. Il ne faut pas qu'il nous surprenne en flagrant délit de complot. (Il remonte.)

MADAME RICHON.

Vous avez raison. (A Valentine.) Disparais dans tes cartons... habille-toi bien vite et viens me retrouver ici... nous irons aux ruines...

VALENTINE.

C'est cela !

MADAME RICHON.

Vite ! vite !

VALENTINE, à madame Richon.

Jene me ferai pas attendre ! (Elle emporte les cartons et se sauve.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, au dehors.

Ce butor est le désordre en personne. (Il entre.)

TÉRENCE.

Arrivez donc, mon oncle... c'est moi qui suis obligé de faire les honneurs de votre maison.

LE MARQUIS, apercevant madame Richon, à part.

Encore ! (Haut et froidement.) Excusez-moi, madame... une affaire urgente m'avait appelé à la ville. (A part.) Quand j'aurai donné ce diner. (Haut.) Mais je ne vois pas Valentine...

MADAME RICHON.

Elle s'habille, monsieur le marquis.

LE MARQUIS, d'un certain air.

Elle s'habille ? (A part.) Sa toilette ne sera pas longue à faire, la pauvre enfant.

MADAME RICHON.

Je venais vous demander la permission de vous l'enlever pour une promenade aux ruines.

LE MARQUIS.

Je vous remercie de vos bonnes grâces, madame !

MADAME RICHON, à part.

Il est froid ! (Haut.) Pendant que Valentine s'apprête... Je cours chez une amie, madame de Brévannes qui sera peut-être bien aise de faire partie de cette excursion... à tout à l'heure, monsieur le marquis. (A TERENCE.) Emportez la place ! (Elle sort.)

SCÈNE XII

TÉRENCE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Ces Richon sont donc toujours ici, maintenant ?

TÉRENCE.

Comment toujours ?

LE MARQUIS.

Sans doute... ils vont, ils viennent, ils entrent, ils sortent, absolument comme s'ils étaient chez eux... je ne puis plus faire un pas sans en trouver un sous mes talons.

TÉRENCE.

Vous les écrasez ; ils ne s'en plaignent pas, que voulez-vous de plus ?

LE MARQUIS.

Je veux que leurs visites soient plus rares.

TÉRENCE.

Vous leur reprochez d'avoir du goût pour votre société ?

LE MARQUIS.

Ma société est celle d'un homme qui vit simplement, pauvrement, dans son coin.

TÉRENCE.

Mais...

LE MARQUIS.

Il ne me plaît pas d'admettre dans mon intimité une famille dont les habitudes d'existence sont en complet désaccord avec les miennes. Ces gens-là vivent dans le tapage de la fortune et du luxe ; l'étalage de leur opulence, le spectacle de cette richesse bruyante qui piaffe sans cesse à ma porte depuis quelque temps finira par corrompre la simplicité de mon intérieur, et donner à Valentine des idées de dépense, de prodigalité qu'elle ne peut, qu'elle ne doit pas avoir.

TÉRENCE.

Vous n'avez pas l'air commode ce matin, mon oncle ?

LE MARQUIS.

Enfin, monsieur mon neveu, c'est grâce à vous que j'ai tout ce monde chez moi et, si vous m'avez compris, vous ferez cesser un état de choses qui m'est pénible et qui ne peut plus que m'irriter.

TÉRENCE, à part, désappointé.

Très-bien ! (Entre Valentine.)

SCÈNE XIII

LES MÊMES, VALENTINE.

VALENTINE, à part.

Je n'ose pas me montrer... je ne dois pourtant pas être mal ainsi... (Allant au marquis.) Bonjour mon père.

4.

LE MARQUIS, l'embrassant.

Bonjour, mon enfant... (L'examinant.) Tiens, tu as une jolie robe ?

VALENTINE.

Trouvez-vous qu'elle me va bien ?

LE MARQUIS.

Oui, très-bien... mais je ne te la connaissais pas... d'où te vient-elle donc ?... Eh bien ?

VALENTINE, timidement.

C'est un cadeau de madame Richon.

LE MARQUIS.

Un cadeau de madame Richon ?... madame Richon te fait des cadeaux à présent. (A Térénce.) Vous voyez, elle donne des robes à ma fille!... il ne me manquait plus que cette humiliation.

VALENTINE.

Mais, mon père...

LE MARQUIS, gravement.

Je vais te parler sérieusement, Valentine.

VALENTINE, à part.

Ah! mon Dieu!

LE MARQUIS.

Madame Richon t'aime, j'en suis sûr... c'est une femme charmante, je le reconnais... mais elle a des goûts de dépense qui ne peuvent être que dangereux pour toi... (Mouvement de Valentine.) C'est mon avis. Tu trouveras donc naturel que je veuille conjurer un péril que je crois sérieux.

VALENTINE.

Que voulez-vous dire, mon père ?

LE MARQUIS.

Je vais te faire de la peine, j'en suis sûr... mais tu n'en es pas à douter que j'en souffrirai le premier... nous ne devons plus voir la famille Richon.

VALENTINE, à part.

Ciel!

LE MARQUIS.

Il sera donc inutile d'accompagner madame Richon aux ruines..

VALENTINE.

Mais, mon père, j'ai promis...

LE MARQUIS.

Je vais vous dégager. (Appelant.) Joliette !

VALENTINE, à part, en ôtant son chapeau.

J'étais trop heureuse ce matin.

LE MARQUIS.

Joliette !

JOLIETTE, en entrant.

Monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Écoute-moi bien, madame Richon doit venir tout à l'heure, tu lui diras que nous sommes tous sortis... tous, tu entends ?

JOLIETTE.

Oui, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Et toutes les fois que quelqu'un de cette famille se présentera, tu lui feras la même réponse.

TÉRENCE.

Mais, mon oncle, vous n'y pensez pas ?

LE MARQUIS.

Au contraire.

SCENE XIV

LES PRÉCÉDENTS, JOLIETTE.

JOLIETTE.

Justement, j'aperçois madame Richon. (Joliette s'arrête.)

VALENTINE, à part.

Oh ! mon Dieu !

LE MARQUIS, à Joliette.

Fais ce que j'ai dit.

VALENTINE, vivement.

- Joliette attendez! (Au marquis.) Pardonnez-moi, mon père... On a sans doute dit que nous étions ici... il me semble... de la part d'un domestique... il me semble enfin, que ce serait une brutalité inutile.

LE MARQUIS.

Vous avez raison... j'y vais moi-même.

VALENTINE.

Je vous demanderai en grâce de me charger de ce soin.

LE MARQUIS.

Vous?

VALENTINE.

Je vous en prie, mon père?... Suzanne est mon amie... je la connais, je lui ferai tout comprendre sans la blesser.

LE MARQUIS.

Soit! venez Térance.

TÉRENCE, avec une colère contenue.

Pauvre Valentine! (Il sortent.)

VALENTINE.

Allons, il le faut!

JOLIETTE, à part.

Pauvre mam'zelle Valentine! (Valentine va s'asseoir à droite, entre madame Richon.)

SCÈNE XV

LES PRÉCÉDENTS, MADAME RICHON.

MADAME RICHON, arrivant et regardant Joliette.

Eh bien, qu'as-tu donc petite? tu as l'air d'un enterrement?

JOLIETTE, voulant sourire.

Moi?... rien, madame... ah! si vous saviez... Ah! j'ai le cœur gros! (Elle s'en va en pleurant et entre dans le pavillon.)

MADAME RICHON, à Valentine.

Cette pauvre fille!... il lui est donc arrivé malheur?

VALENTINE.

Non!

MADAME RICHON.

Comment, tu n'es pas encore prête?... ah! vilaine... et madame de Brévannes qui attend avec Ferdinand, dans ma voiture!... allons, vite! vite!... à propos... une bonne nouvelle, ma chère!... M. Richon était chez madame de Brévannes, j'allais commencer les hostilités, mais il est allé au-devant de mon triomphe, il s'est rendu armes et bagages... Enfin, il serait heureux de t'avoir pour fille! Il en sautait de joie!... il en parlera à ton père!... arrange-toi seulement pour nous venir demander à dîner un de ces jours avec le marquis, ou, si tu aimes mieux, à nous offrir l'hospitalité de votre table... Le reste me regarde... Et si vous voulez bien le permettre, mademoiselle ma fille, je vais d'avance, vous donner le baiser d'alliance. (Elle l'embrasse.)

VALENTINE, à part.

Ah! mon courage s'en va!

MADAME RICHON.

Mais tu as une figure toute bouleversée aussi... qu'as-tu donc?

VALENTINE.

Rien... rien!

MADAME RICHON, elle passe à droite.

Tu me diras cela en voiture, allons, vite, ton chapeau et partons. (Elle veut lui mettre son chapeau.)

VALENTINE, l'arrêtant.

Merci! Suzanne!

MADAME RICHON.

Oh ! coquette, tu crains d'être coiffée de travers, si j'étais ta rivale, je ne dis pas, mais ta mère. (Lui donnant son chapeau) Tiens !

VALENTINE, posant le chapeau sur un meuble.

C'est inutile, Suzanne.

MADAME RICHON.

Inutile ?

VALENTINE.

Je n'irai pas aux ruines.

MADAME RICHON.

Comment ?

VALENTINE.

Je ne sortirai pas.

MADAME RICHON.

Ton père te le défend ?

VALENTINE.

Non.

MADAME RICHON.

Alors ?

VALENTINE.

C'est moi...

MADAME RICHON.

Toi ?

VALENTINE.

Je trouve plus convenable...

MADAME RICHON.

Ah ! je comprends... tu veux que ton père sache l'état de ton cœur avant de te montrer avec Ferdinand ? Tu as peut-être raison ?

VALENTINE, avec effort.

Tu as deviné.

MADAME RICHON.

Quand te verrai-je ?

VALENTINE.

Quand?

MADAME RICHON. .

Nous pourrons faire de la musique ce soir, si tu le veux?

VALENTINE, vivement.

Oh! pas ici!

MADAME RICHON.

Alors, chez moi... c'est entendu... adieu.

VALENTINE, avec effort.

Chez toi... non plus.

MADAME RICHON.

Nous serons seules!

VALENTINE.

Non, c'est impossible!

MADAME RICHON.

Tu me fais une infidélité? c'est bien... je te revaudrai cela. .
alors, à demain!

VALENTINE, éclatant.

Tu ne vois donc pas que j'étouffe, Suzanne!

MADAME RICHON, la pressant dans ses bras.

Mon Dieu!... Valentine!... mais qu'as-tu donc?

VALENTINE.

Ni ce soir, ni demain, ni jamais.

MADAME RICHON.

Valentine!

VALENTINE.

C'est fini, Suzanne! c'est fini, je ne te verrai plus!

MADAME RICHON.

Mais tu es folle...

VALENTINE, la repoussant.

Va t'en. . va t'en... et plains-moi!

MADAME RICHON.

On nous chasse?

VALENTINE, l'embrassant.

Ah! je t'aime bien, va!... mais c'est fini, adieu... adieu! (Elle veut s'éloigner et tombe sans mouvement dans un fauteuil près du guéridon à gauche.)

MADAME RICHON, perdant la tête.

Valentine! ah! ses mains sont glacées! son cœur ne bat plus!... du secours!... du secours! (Le marquis entre, il est pâle et défait, Térrence le suit.)

SCÈNE XVI

LES PRÉCÉDENTS, LE MARQUIS, TÉRENCE.

LE MARQUIS, accourant.

Qu'est-ce donc... Valentine?...

TÉRENCE.

Oh!

LE MARQUIS.

Mon Dieu! ma fille. (Il la prend dans ses bras.)

TÉRENCE.

Je vais appeler.

MADAME RICHON.

Non...

LE MARQUIS, prenant les mains à Valentine.

Comme elle est pâle!... comme elle est froide!

MADAME RICHON.

Cette crise était inévitable!... attendez, ce flacon... (Elle tire un flacon de sa poche.)

LE MARQUIS, prenant le flacon.

Merci!

TÉRENCE, à part.

Pauvre enfant !

LE MARQUIS.

Elle respire !... elle ouvre les yeux...

VALENTINE, étonnée.

Mon père !

LE MARQUIS.

Oui, ton père... ton pauvre et malheureux père, Valentine.

VALENTINE, se rappelant tout en voyant madame Richon.

Suzanne ! Ah ! ce n'est pas un rêve ! (Elle laisse tomber sa tête entre ses mains et sanglote, mouvement du marquis.)

MADAME RICHON, au marquis.

Laissez la pleurer ! ma présence est maintenant inutile, monsieur, je me retire.

LE MARQUIS, lui prenant vivement la main.

Non, restez madame... restez !... je vous en prie.

VALENTINE, à part, avec joie.

Ah !

MADAME RICHON.

Rien n'est encore perdu.

LE MARQUIS, regardant Valentine.

Ah ! voilà ton front qui s'éclaire et ton doux sourire qui revient. (L'embrassant.) Je ne te tourmenterai plus, va !

MADAME RICHON.

Je crois que le grand air lui fera du bien, monsieur le marquis, je l'emmène.

LE MARQUIS, galamment.

Faites donc madame, faites !

MADAME RICHON, prenant Valentine par la main.

Allons, vite... mets ton chapeau... et sauvons-nous ! (Valentine met son chapeau.)

LE MARQUIS.

Madame Richon, je n'ai pas la prétention de vous rendre la brillante fête que vous nous avez donnée la semaine dernière... mais voulez-vous me faire l'honneur de venir dîner demain chez moi... sans cérémonie... en famille... avec M. Richon et son fils ?

MADAME RICHON.

Avec grand plaisir, monsieur le marquis.

VALENTINE, lui sautant au cou.

Ah ! mon bon père !

LE MARQUIS, l'embrassant.

Tu es contente, je suis payé !... amuse-toi ! (Valentine et madame Richon sortent par le fond à gauche.)

SCÈNE XVII

TÉRENCE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, comme se parlant.

J'aurais été si heureux de lui faire une vie toute de joie et de bonheur !

TÉRENCE, joyeux.

Vous ne commencez pas mal, mon oncle.

LE MARQUIS.

Comprend-on cet attachement ? je suis fou !... une amie de pension... cela se conçoit.

TÉRENCE, riant.

Comment, mon oncle, vous avez cru que c'était pour madame Richon...

LE MARQUIS, vivement.

Pour qui donc ?

TÉRENCE.

Pour qui ?... vous rappelez-vous ce que je vous disais il y a huit jours à propos de ma cousine ?

LE MARQUIS.

Eh bien ?

TÉRENCE.

Eh bien, je suis votre prophète, mon oncle... L'amour est tombé de son nuage... aux pieds de Valentine... sous les traits de Ferdinand Richon.

LE MARQUIS, fronçant le sourcil.

Il aime ma fille ?

TÉRENCE.

A l'adoration... et c'est un mariage conclu pour peu que vous y consentiez.

LE MARQUIS.

Un mariage ?

TÉRENCE.

Je suis arrivé à mes fins... vous voyez... oui mon oncle, un mariage... un bon, un excellent mariage... (Le marquis passe à gauche.) Eh bien, vous ne me sautez pas au cou !... vous ne m'embrassez pas ?

LE MARQUIS, raillant.

Je t'admire, d'abord.

TÉRENCE.

Admirez, mon bon oncle, admirez ; je ne suis pas modeste, la modestie est la petite monnaie de l'amour-propre. Je suis content de moi, et je le dis tout haut ; le succès me donne ce droit. Je n'ai pas bronché un moment ; j'ai mené chacun par son intérêt, le couple des colombes qui ne demandait qu'à roucouler par l'espérance du bonheur... le bonhomme Richon par les yeux de sa femme... des yeux charmants du reste, et qui ont bien fait leur office... madame Richon, qui, toute dévouée qu'elle est à Valentine avait aussi son petit rêve... sa présentation prochaine au faubourg Saint-Germain sous le patronage des Villarec... j'ai tout promis, et j'ai usé de tout... même.

LE MARQUIS, l'interrompant.

Même de ma confiance et de ma candeur, n'est-ce pas? vous êtes arrivé à vos fins, je le reconnais... c'était donc une gageure?... mais que suis-je donc ici, maintenant?...

TÉRENCE.

Mon oncle!

LE MARQUIS.

Après tout, un avare n'est ni père, ni homme, ni parent... on machine sa maison comme un théâtre... on circonviend sa fille, on lui fait des cadeaux... on compromet même son nom dans une mésalliance... mais qu'importe?... c'est un avare!... Eh bien, vous vous trompez... cet avare a encore le respect de lui-même et la pudeur du sang dont il sort... il se souvient, enfin, qu'il est l'ainé des Villarec; il refuse.

TÉRENCE.

Vous m'accusez mon oncle, mais cependant...

LE MARQUIS, sévèrement.

Je ne vous demande pas de vous excuser. J'ai mes droits de père, et j les revendique; voilà tout... c'est à moi, à moi seul, de songer à l'avenir de ma fille, il ne convient qu'à moi, et à moi seul, de disposer de son cœur et de sa main... et quand je l'aurai fait, monsieur le comte de Villarec, mon neveu, je ne crois pas que vous me ferez le reproche que je vous adresse en ce moment d'avoir fait bon marché de la destinée de ma fille et d'avoir brocanté mon nom... allons, c'est assez... nous en avons trop dit... une dernière fois, je refuse. (Il s'assied à gauche.)

TÉRENCE, à part..

Diab!e!... je crois que les canons rayés ont été de son côté. (Haut.) Eh bien, n'en parlons plus, mon oncle, je croyais avoir bien fait les choses... je vous amenais un gendre appartenant à une famille excellente... bien posée...

LE MARQUIS.

Excellente, je ne dis pas non.

TÉRENCE.

Un gendre charmant... plein de mœurs.

LE MARQUIS.

Je le reconnais.

TÉRENCE.

Et ce qui ne gâte rien... un gendre orné d'une grande fortune... vous jetez mon protégé à la porte et son argent par la fenêtre, c'est bien!...

LE MARQUIS.

Est-ce bien?

TÉRENCE.

Moi, je suis de l'école de Voltaire, je crois qu'un honnête homme solidement et largement assis sur de gros sacs d'écus, a bon air... et qu'un million de dot...

LE MARQUIS, à part.

Un million?

TÉRENCE, continuant.

Est quelque chose... surtout quand on ne demande presque rien en retour, mais n'en parlons plus.

LE MARQUIS.

Presque rien?

TÉRENCE.

Mon Dieu ce que vous auriez voulu, enfin, n'en parlons plus, au revoir, mon oncle...

LE MARQUIS, le retenant.

Mais écoute donc... presque rien, c'est quelquefois beaucoup?

TÉRENCE.

Oh! une dot de convenance... un trousseau à l'avenant... mais puisque vous êtes ferré à glace sur votre noblesse et que vous refusez, bonjour!

LE MARQUIS, le retenant.

Attends! attends!... j'ai été un peu vif; il aime ma fille?... tu crois qu'on se contenterait d'une dot modeste?...

TÉRENCE.

J'en suis sûr.

LE MARQUIS, à part, réfléchissant.

Au fait, pourquoi pas?... mes propriétés valent un million... les sept cent mille... il me reste...

TÉRENCE, à part.

Il se consulte!...

LE MARQUIS, à part, continuant.

Ce serait le diable si je ne trouvais pas .. d'ailleurs le nom des Villarec est une dot... cela se voit tous les jours... je dégrasse ces gens-là, et ils assurent le bien-être à ma fille... c'est tout simple. (Haut.) Tu tiens donc beaucoup à ce mariage ?

TÉRENCE.

Beaucoup, mon oncle.

LE MARQUIS.

Nous en recauserons.

LE NOTAIRE, entrant de gauche.

Monsieur le marquis! \

LE MARQUIS, à TERENCE.

Monsieur Berthault je suis à vous. Mon notaire! Laisse-nous ensemble... (A TERENCE.) Va rejoindre madame Richon et Valentine et ramène-les... Tu sauras alors mon dernier mot.

TÉRENCE, à part, sortant de gauche.

Allons, il y a encore du bon en lui.

SCÈNE XVIII

LE MARQUIS, LE NOTAIRE.

LE MARQUIS, allant au-devant du notaire avec joie en lui serrant la main.

Monsieur Berthault, vous êtes le bien venu!... Asseyez-vous!

LE NOTAIRE.

C'est inutile, monsieur le marquis, je n'ai que quelques mots à

vous dire. (Lui donnant des papiers.) Je vous apporte le relevé des opérations que j'ai faites en votre nom.

LE MARQUIS, les posant sur la table.

Ah! merci, j'examinerai cela plus tard, si vous le permettez !... mais asseyez-vous donc ? (Ils s'asseyent avec une grande joie.) Monsieur Berthault, j'ai à vous parler d'une grosse affaire, de laquelle dépendent le bonheur de ma fille et le mien. — Ma fille est recherchée par un jeune homme, M. Ferdinand Richon,... dont les sentiments élevés me sont connus. On nous offre en dot un million. Tout cela vaut la peine d'y penser, n'est-ce pas?

LE NOTAIRE.

Oui, sans doute, monsieur Richon est un parti honorable.

LE MARQUIS.

J'ai donc le plus vif désir de me prêter à cette union, mais à côté de mon nom, je voudrais glisser une ombre de dot ; je désire, monsieur Berthault que vous avez l'obligeance de me procurer une centaine de mille francs... sur hypothèque bien entendu... vous savez l'état de mes affaires... mes domaines valent plus d'un million.

LE NOTAIRE.

C'est vrai, monsieur le marquis, mais ils sont grévés pour sept cent mille francs d'hypothèques.

LE MARQUIS.

J'en conviens... mais compte fait, j'ai au moins trois cent mille francs à mon avoir. Et je crois que sur cette somme, un emprunt...

LE NOTAIRE.

Serait impossible, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Impossible !

LE NOTAIRE, montrant les papiers.

Voici l'état de votre fortune... les recettes et les dépenses... L'actif et le passif... et comme toujours depuis dix ans, l'un est absorbé par l'autre.

LE MARQUIS.

C'est juste... Il ne me resterait plus qu'une ressource... Cet emprunt, je puis l'obtenir encore sur ma parole... c'est un gage qui n'a jamais été grévé d'aucune hypothèque, monsieur Berthault. (Silence de Berthault.) Mais ceux à qui je pourrais faire cet emprunt, ceux qui me connaissent ne sont pas nombreux et je ne vois guère autour de moi qu'une seule personne... vous.

LE NOTAIRE.

Je vous aurais épargné cette demande, monsieur le marquis, si j'étais maître de ma fortune, mais mon bien est à ma fille et je marie ma fille.

LE MARQUIS, se levant.

Pauvre Valentine, toutes ses espérances... détruites ! son bonheur anéanti à jamais peut-être !

LE NOTAIRE, se levant.

Ce n'est pas tout, monsieur le marquis !

LE MARQUIS.

Encore... ah ! après ce que vous venez de me dire, je puis tout entendre.

LE NOTAIRE.

Vous avez appris la mort de M. de Bonnel.

LE MARQUIS.

Oui.

LE NOTAIRE.

Ses héritiers ne renouvelleront pas le billet que vous lui avez souscrit.

LE MARQUIS.

J'ai régulièrement payé les intérêts jusqu'ici...

LE NOTAIRE.

C'est vrai, mais je crois devoir vous prévenir qu'ils exigeront le remboursement.

LE MARQUIS.

Ils sont dans leur droit... à quelle date l'échéance ?

LE NOTAIRE.

Dans trois mois... la somme ?

LE MARQUIS.

Vingt mille francs. J'aviserai. Au revoir, monsieur Berthault, au revoir. (Le notaire salue et sort par le fond.)

LE MARQUIS, tombant dans un fauteuil à droite.

Tout à la fois!... Que serai'-ce donc si j'avais commis un crime ? ma pauvre valentine ! ma pauvre enfant !

SCÈNE IX

LE MÊME, TÉRENCE, MADAME RICHON, VALENTINE.

MADAME RICHON, entrant.

Monsieur le marquis, nous voici de retour... cette promenade nous a fait grand bien... maintenant je vous quitte, car monsieur Richon doit s'impatienter... à demain, monsieur le marquis ?

LE MARQUIS, étonné.

Demain?... Demain ?...

MADAME RICHON.

Vous avez déjà oublié que nous dinons ensemble ?

LE MARQUIS.

Ah ! pardon... à demain, madame !

MADAME RICHON, embrassant Valentine.

Adieu ! (Valentine la reconduit jusqu'à la porte.)

TÉRENCE, au marquis.

Eh bien ?

LE MARQUIS, avec effort.

Je ne puis pas donner de dot.

TÉRENCE.

Comment ?

LE MARQUIS, se laissant tomber sur une chaise.

Je ne le puis. (Mouvement de colère de TERENCE.)

TÉRENCE.

Pas de dot. Voilà mes cartes encore une fois brouillées. (Valentine rentre.)

ACTE TROISIÈME

La salle à manger du château. Même décor qu'au premier acte, plus une table ronde au milieu de la scène, six couverts.

SCÈNE PREMIÈRE

LE MARQUIS, RICHON, TÉRENCE, MADAME RICHON, VALENTINE, FERDINAND. On est à table, ils sont à la fin du repas. Des fleurs et des lumières partout.

MADAME RICHON.

Vous nous avez gâtés, monsieur le marquis.

RICHON.

C'est vrai ! marquis, vous m'avez vaincu, vous êtes le roi des hôtes. Je vous dois une réparation.

LE MARQUIS.

Une réparation ?

RICHON.

Je ne vous cacherai pas qu'en arrivant ici, j'avais des préventions contre vous, et s'il faut vous parler sincèrement, on avait été jusqu'à dire que vous ne donniez pas... vos perdreaux... eh bien, marquis, on vous a calomnié... je vous réhabiliterai... je proclamerai partout, que vous êtes Lucullus en personne.

LE MARQUIS, s'inclinant.

Monsieur Richon.

RICHON.

Monsieur le marquis, permettez-moi de boire à la santé de mademoiselle Valentine de Villarec !

TOUS.

A mademoiselle de Villarec. (On trinque. Tout le monde se lève et se disperse en groupes.)

LE MARQUIS, à un domestique.

Faites servir le café dans le petit salon.

RICHON, un peu ému à sa femme.

Madame Richon, je ne vous ai jamais trouvée si charmante... vrai...

MADAME RICHON.

Monsieur Richon, il ne s'agit pas de moi. (Elle entraîne son mari vers la cheminée.)

TÉRENCE, au marquis.

Vous êtes un homme d'esprit, mon oncle, un mauvais dîner l'aurait affreusement aigri... Il y a des gens irritables et batailleurs, quand la digestion se présente mal... dociles comme des agneaux, quand leur estomac est satisfait.

LE MARQUIS.

Je crains au contraire d'avoir trop bien fait les choses : il est dans le cas de me demander une province pour dot.

TÉRENCE.

Un village tout au plus... mais non, rassurez-vous, il a le vin... généreux. (Ils remontent.)

VALENTINE, assise à gauche à Ferdinand.

Vous voudrez bien excuser la simplicité de notre intérieur, monsieur... nous vivons ici en vrais campagnards.

FERDINAND.

Oh ! mademoiselle !

LE MARQUIS, descendant en scène.

Dis donc, Térance, on t'a positivement autorisé à me faire des ouvertures au sujet de ce mariage.

TÉRENCE.

Positivement, mon oncle.

LE MARQUIS.

Madame Richon ?

TÉRENCE.

Madame Richon qui répond de monsieur Richon et qui a les pleins pouvoirs de Ferdinand.

LE MARQUIS.

Et tu m'assures que monsieur Richon trouve dans le nom des Villarec, une dot suffisante et qu'il serait heureux de l'accepter.

TÉRENCE.

J'en réponds !

LE MARQUIS.

C'est que ce serait pour moi une grande humiliation, si j'étais forcé...

TÉRENCE.

Mais soyez donc tranquille !

LE MARQUIS, avec une émotion contenue.

Chacun a sa plaie intérieure, mon ami, j'ai dû te cacher de certaines choses par pure amitié pour toi. Mais crois-le bien, TERENCE, si quelqu'un cherchait à pénétrer le mystère, à vouloir même expliquer la singularité de ma vie... Ce serait un supplice, une torture... je lui demanderais en grâce de ne pas m'y exposer.

TÉRENCE, à part.

Comme il est ému ! (Haut.) Mais je crois avoir tout fait pour le mieux, mon oncle.

LE MARQUIS.

Merci TERENCE, merci ! Ce mariage sera la joie de ma vieillesse.

MADAME RICHON, à Richon descendant en scène.

N'allez pas faire une question de la dot, au moins.

RICHON, très-expansif.

Oh ! la fille me plaît beaucoup. Le marquis est un homme char-

mant, et je l'aime déjà ; quant à Térance, je l'adore, vous le savez.

MADAME RICHON.

Prenez garde, monsieur Richon, vous allez finir par aimer Joliette.

RICHON.

Méchante !

FERDINAND.

J'ai osé aspirer à votre main, mademoiselle, mais si mes vues sont trop ambitieuses... dites un mot, je vous prie, et mon père n'adressera pas à monsieur le marquis de Villarec la demande que je l'avais prié de faire... Vous vous taisez.

VALENTINE, souriant.

Sans doute. N'est-ce pas ce que vous voulez ?

FERDINAND, ému.

Ah ! mademoiselle...

LE MARQUIS, allant à la porte du fond.

Et le café ! Jean... Joliette. (Il disparaît un instant.)

TÉRANCE, à Ferdinand.

Eh bien !

FERDINAND.

Ah ! je suis le plus heureux des hommes, mon ami.

TÉRANCE, à Valentine.

Est-ce vrai ? Et à qui devez-vous ce bonheur ? à moi ; ai-je été assez inventif ? assez délicat aussi ?

FERDINAND.

Sauf la bourse pourtant ? la bourse philanthropique.

TÉRANCE.

Oui, mais les vers, les sonnets. Avouez, ma cousine, que ma poésie vous a mis du vague à l'âme.

VALENTINE.

Je serai franche, cousin... Votre muse a failli compromettre monsieur dans mon esprit.

TÉRENCE.

Voilà bien l'ingratitude humaine. On escalade le Parnasse, on invoque Apollon... on arrache de sa lyre des accents émus, passionnés, et pour reconnaître cet effort suprême... on vous dit : brise ta guitare mon brave homme, tu joues faux!

VALENTINE.

Je n'ai pas dit cela.

TÉRENCE.

Vous l'avez pensé, et c'est trop, et lui aussi, très-bien! ce mariage n'est pas encore fait, je vais opposer mon véto.

VALENTINE, le câlinant.

Oh! mon petit Térance.

FERDINAND, de même.

Mon ami!

VALENTINE.

Cousin!

TÉRENCE.

Ah! ah! vous voilà à mes pieds... humiliés... vaincus...

VALENTINE et FERDINAND.

Oui.

TÉRENCE.

Allons, je vous pardonne et je vous unis.

RICHON, à madame Richon.

Enfin, je vous le répète, cette famille me va comme un gant.

MADAME RICHON.

Et pour être bien ganté...

RICHON.

J'y mettrai le prix.

LE MARQUIS, rentrant à madame Richon.

Madame Richon... le café!... (Joliette porte le café sur un plateau dans la chambre à droite.)

RICHON.

Monsieur le marquis, voulez-vous m'accorder quelques instants d'audience?

LE MARQUIS.

Tout à vous, monsieur Richon.

RICHON.

Mes amis, allez prendre le café... monsieur le marquis et moi nous avons à causer.

VALENTINE.

Très-bien, messieurs. Il est impossible de mettre plus poliment son monde à la porte. (Elle embrasse son père.) Dépêchez-vous!

MADAME RICHON, bas à Térance.

Tout va bien.

FERDINAND, en sortant à Valentine.

Je commence à espérer.

TÉRENCE.

Allons, Ferdinand, allons! à merveille, ils vont débattre leurs petits intérêts et ce soir nous commandons les violons. (Ils sortent tous par la porte de droite.)

SCÈNE II

LE MARQUIS, RICHON.

RICHON, montrant Valentine et Ferdinand qui s'en vont en chuchotant.

Voyez donc un peu ces jeunes gens, monsieur le marquis, ils font bon effet l'un à côté de l'autre. (On apporte du café à Richon et au Marquis.)

LE MARQUIS.

Je suis de votre avis, monsieur Richon.

RICHON, prenant du café.

Oh! la jeunesse! ils me rappellent mes vingt ans!

LE MARQUIS, de même.

On rajeunit par le souvenir, c'est vrai.

RICHON.

Je me vois à mon premier amour. Je n'étais pas cet homme épais que les paysans de ce village appellent déjà le bonhomme Richon, non, monsieur le marquis ; j'avais des cheveux bouclés comme Cupidon, des dents blanches comme un requin, les passions vives!... mais autre temps... autres affections ; je suis aujourd'hui un bon père qui ne rêve et ne veut que le bonheur de son fils.

LE MARQUIS, souriant.

Vous n'êtes pas égoïste à moitié, monsieur Richon ; c'est encore une façon d'être heureux que d'assurer le bonheur de ses enfants.

RICHON.

C'est ce que je dis. Au surplus les affaires qui vont vite sont celles qui réussissent le mieux.

LE MARQUIS.

Cela doit être.

RICHON.

Je n'irai donc pas comme on dit par quatre chemins, pour vous exposer l'objet de ma demande.

LE MARQUIS, à part, avec jole.

Nous y voilà! (Haut.) Je vous écoute monsieur Richon.

RICHON.

Monsieur le marquis, Ferdinand aime votre fille... mon coquin de fils a du goût, n'est-ce pas? de son côté, mademoiselle Valentine ne voit peut-être pas Ferdinand d'un trop mauvais œil... Ils sont jeunes, ils sont beaux, ils sont riches tous deux... nous sommes voisins... nos haies sont mitoyennes... Il y a toutes sortes de considérations qui plaident pour ce mariage... un mariage qui serait l'orgueil et la consolation de mes vieux jours. (Il se lève.) Monsieur le marquis, voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder la main de votre fille pour mon fils?

LE MARQUIS, se levant.

Monsieur Richon, ma réponse sera aussi franche et cordiale que votre demande est nette : ce mariage comblerait tons mes vœux.

RICHON.

Vraiment!...

LE MARQUIS.

Malheureusement, il existe un obstacle.

RICHON.

Un obstacle? ah! j'y suis, l'arbre généalogique... dame, c'est vrai, Ferdinand n'a pas d'ancêtres... il est passablement roturier du fait de sa mère et du mien .. mais que voulez-vous? dans cinq ou six cents ans, ses petits-fils seront peut-être comtes ou ducs... mais, pour le moment, monsieur le marquis, on est ce qu'on est... on est Richon tout court.

LE MARQUIS.

Son cœur est noble, cela me suffit.

RICHON.

Alors? (Riant.) Ah! j'y suis... la dot?...

LE MARQUIS.

La demande que vous venez de m'adresser m'oblige à un aveu pénible, monsieur Richon, vous me croyez riche... vous vous en êtes rapporté comme tout le monde aux apparences... eh bien, vous vous trompez... nous ne possédons rien, nous sommes plus pauvres que le paysan qui habite la plus misérable de nos fermes.

RICHON, riant.

Ah! ah! monsieur le marquis! vous me la baillez bonne... vous voudriez me faire croire que ces bois, ces prairies, ces terres, ces magnifiques pâturages...

LE MARQUIS, l'interrompant.

Rien de tout cela n'est à moi... ne me demandez pas d'explication, monsieur, je ne pourrais vous la donner.

RICHON.

Eh! bien, là, vrai, vous poussez un peu loin l'amour de l'ar-

gent... mais vous avez trop bonne opinion de mon bon sens, monsieur le marquis, pour croire que je vais ajouter foi...

LE MARQUIS, ému.

Monsieur Richon, ne gardez pas, je vous en prie, le moindre doute sur ce que je vous ai dit... je veux bien consentir au mariage de ma fille avec votre fils; mais je vous le déclare encore une fois...

RICHON.

Oui, vous êtes pauvre comme Job, c'est convenu; vous avez les plus beaux domaines de ce pays, mais vous n'en avez gardé que le fumier, vous le dites, et je suis homme de trop bonne compagnie pour le mettre en doute... mais que diable, au moment où vous mariez votre fille unique... Voyons, monsieur le marquis, un bon mouvement... vous l'aimez cette petite! vous ne pouvez pas la laisser quitter votre maison les mains vides...

LE MARQUIS.

Pour l'amour de Dieu, monsieur... épargnez-moi ce supplice... je vous affirme que vous me faites bien souffrir...

RICHON.

Mais...

LE MARQUIS.

On m'avait assuré que cette question avait été d'avance débattue... sans cela...

RICHON.

Sans cela?

LE MARQUIS, se levant.

Je ne me serais pas exposé à rougir devant vous.

RICHON, à part.

Drôle d'homme ! (Haut, en se levant.) Vous me croyez peut-être bien exigeant... Eh! bien, non, monsieur le marquis, loin de là. Je donne en dot à mon fils, cinq cents mille francs... plus un petit hôtel que j'ai par là, à Paris, dans la chaussée d'Antin; à la rigueur j'ajouterai au trousseau de ma bru deux beaux chevaux et une

bonne voiture... je n'exige pas que vous en fassiez autant pour mademoiselle Valentine... mais je vous l'avoue, je voudrais bien une ombre de dot... moins que rien... pour sauver les apparences... voyons, cent mille francs !

LE MARQUIS, amèrement.

Vous doutez encore, monsieur !

RICHON.

Au fait, cent mille francs c'est quelque chose... mais cinquante mille?... allons, soit... cinquante mille ! le papa Richon est d'une bonne pâte, n'est-ce pas ? mais il est ainsi, marquis ! nous donnons-nous la main ?

LE MARQUIS

Vous me tuez, monsieur !

RICHON.

Hein ? comment vous persistez...

LE MARQUIS, vivement en lui prenant la main.

Écoutez donc, puisque vous le voulez... (A part.) Qu'allais-je faire ? (Haut, froidement.) Je vous le répète, je ne possède rien.

RICHON, à part.

Il est dur à la détente au moins. (Haut.) Je ne m'attendais pas à tant de résistance, j'en conviens ; mais, quoiqu'il en soit, je veux faire quelque chose pour épargner un grand chagrin à Ferdinand. Voyons, donnez à votre fille vingt-cinq mille francs... sous la condition cependant que le montant de la dot restera secret, car je ne veux pas non plus être tourné en ridicule... vingt-cinq mille francs ? vous ne direz pas que c'est trop ? c'est uniquement pour rentrer dans mon principe... rien pour rien ! soyez raisonnable : voici ma main.

LE MARQUIS.

Je n'ai pas ces vingt-cinq mille francs !

RICHON, éclatant.

Ah ! par exemple ! c'est trop fort ! vous ne voulez pas en dé-mordre, c'est bien... Vous tenez à ce point à vos écus... parfait...

mais je ne suis ni un fat qui court après la noblesse... ni un sot qui donne son argent et sa dignité par-dessus le marché... je vous déclare et cela sur le nom de Richon, qui est un nom aussi, après tout ! qu'à moins que vous ne me versiez, argent sur table, les vingt-cinq mille francs que je vous demande, vous n'aurez pas mon fils !

LE MARQUIS.

Soit, brisons là, je vous prie !

RICHON.

Vous auriez mon fils et cinq cent mille francs, et moi votre fille et sans un sou... allons donc !

LE MARQUIS, avec indignation.

Ah ! parlez avec respect de ma fille... pauvre ou riche, c'est une Villarec... ne l'oubliez pas !

RICHON.

Ta, ta, ta. Voilà deux heures que je m'humilie devant vous... devant votre nom... devant vos ancêtres qui ont été à la croisade, je le veux bien... mais que je ne connais pas, moi !

LE MARQUIS, l'interrompant.

Assez, monsieur ! ce ton de dédain ne vous sied pas, et votre argent parle bien haut, ce me semble ? vous êtes riche... vous avez des millions... que des entreprises hardies vous ont livrés... gagnés peut-être dans la hausse ou la baisse des calamités publiques... nous, monsieur, nous n'avons qu'un nom... mais un nom conquis sur les champs de bataille, dans la grandeur et la gloire croissante du pays... un nom payé de notre sang... un nom enfin que la France répète de temps en temps comme pour rappeler aux vieilles races d'Europe qu'elle a aussi sa noblesse et ses preux... vous feriez peut-être de la France une brocanteuse et une marchande... nous en faisons une dignité et une gloire ! Voilà ce qui rendait toute alliance entre nous impossible, monsieur... et pourquoi vous êtes monsieur Richon, et moi le marquis de Villarec !

RICHON, menaçant.

Monsieur !... (Il va prendre son chapeau.) Ah ! M. le marquis, je me souviendrai de vos paroles !

LE MARQUIS.

Monsieur Richon, je les ai dites, pour que vous vous en souveniez. (Arrivent Valentine, Térance, madame Richon, Ferdinand.)

SCÈNE III

LES MÊMES, MADAME RICHON, VALENTINE, FERDINAND, TÉRENCE. Joliette enlève les deux tasses.

MADAME RICHON, riant et venant de droite.

Eh bien ! cette conférence diplomatique n'en finit donc pas ?

TÉRENCE.

La paix est-elle signée ?

RICHON, ému et furieux.

Tout est terminé ! apprêtez-vous, chère amie, nous partons !

VALENTINE, troublée.

Déjà ?

RICHON, à Valentine.

Vous voudrez bien nous excuser, mademoiselle, mais monsieur votre père sait que je ne puis rester ici davantage.

MADAME RICHON, bas à Richon.

Me direz-vous ?

RICHON.

Mettez votre chapeau, je vous prie ?

FERDINAND.

Comme mon père a l'air ému.

TÉRENCE, à part.

Est-ce que mon oncle aurait encore fait des siennes?... ce serait trop fort après la peine que je me suis donnée...

RICHON, saluant.

M. le marquis... mademoiselle...

VALENTINE, bas à madame Richon.

Suzanne, qu'est-ce que cela veut dire ?

MADAME RICHON, l'embrassant.

Compte sur moi !

RICHON.

Madame Richon, votre bras ? Ferdinand, venez.

TÉRENCE.

Est-ce que mon oncle aurait osé... (Il sort.) Oh ! Je saurai... (Tous sortent par le fond.)

SCENE VI

VALENTINE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, à part, très-agité, assis à gauche.

Ma pauvre enfant ! cela devait être... c'est une des conséquences fatales du sacrifice que j'ai accepté...

VALENTINE. à part.

Oh ! mes pressentiments ! (Le marquis fait quelques pas autour de la chambre dans une grande agitation.)

LE MARQUIS, à part.

Dois-je lui dire la cause de mon refus ? non, ce secret doit mourir avec moi. (Il fait encore quelques pas, puis vient brusquement à Valentine et lui prend les deux mains.) Rassemble tout ton courage, mon enfant ?

VALENTINE, tressaillant.

Mon courage ? (Elle repousse doucement son père et porte sa main à son cœur.)

LE MARQUIS, à part.

Elle a deviné ! (Moment de silence.)

VALENTINE, se dominant, presque froidement.

Parlez ! mon père.

LE MARQUIS.

A quoi bon, tu as compris ?

VALENTINE.

C'est vrai ! (Nouveau silence.)

LE MARQUIS, douloureusement.

Tu m'accuses ?

VALENTINE.

Non, mon père.

LE MARQUIS.

Alors, embrasse-moi. (Valentine se laisse aller machinalement dans ses bras et l'embrasse.)

LE MARQUIS, à part.

Elle ne m'a jamais embrassé ainsi ! (Haut.) Tu me fais bien souffrir, Valentine ? (Il s'assied près de la table.)

VALENTINE.

Vous êtes en ce moment injuste, mon père, je fais ce que je peux cependant pour ne pas pleurer.

LE MARQUIS.

Mais pleure, pleure donc et pardonne-moi ?

VALENTINE.

Vous pardonner ? mais je ne vous ai même pas accusé, mon père... vous n'avez sans doute pas pu vous entendre avec M. Richon sur des questions d'intérêts... d'argent, mais c'est tout simple.

LE MARQUIS.

Ah !

VALENTINE.

Il vous demandait peut-être une bien grosse dot ?

LE MARQUIS.

Non, vingt-cinq mille francs !

VALENTINE, à part.

Vingt-cinq mille francs ! (Haut.) Je m'y attendais du reste.

LE MARQUIS.

Mon Dieu, ne me ménage pas... dis-moi toute ta pensée... mais

je la vois ta pensée... mais ja la sens... tu crois que je t'ai sacrifiée... tu me crois avare. (Valentine ne répond pas.) Elle le croit! (Marchant à grands pas.) Ah! mon Dieu! l'amour de ma fille qui m'échappe maintenant! (Avec prière.) Valentine! Valentine!

VALENTINE.

Mais je ne me plains pas, mon père.

LE MARQUIS, très-ému.

Ah! vous êtes cruelle! comment vous pouvez croire que j'ai pu vous sacrifier à une passion infâme... à un sentiment abject... comment, moi! Ah! c'est mal, Valentine! mais je n'aurais qu'un mot à dire pour vous briser de remords et de regrets à mes pieds! et ce mot... (S'arrêtant.) Oh! crois que je t'aime, que je n'aime que toi au monde, et laisse-moi mon secret?... Ah! je t'en prie?... je t'en prie... (Valentine reste froide et insensible comme une statue.) Rien... rien!... mais je ne peux pourtant pas m'exposer au mépris de ma fille!... non! non! (Il va ouvrir le tiroir de son bureau et en retire des papiers.)

VALENTINE, absorbée dans ses idées, elle n'a même pas regardé son père, à part.

C'est donc bien fini, cette fois.

LE MARQUIS.

Vous voulez des comptes, je vais vous en rendre, écoutez!

VALENTINE.

Mais, mon père. je n'exige rien... je ne vous demande pas vos secrets... calmez-vous!

LE MARQUIS.

Oui, raille... oh! raille, raille... il ne me manquait que cette douleur suprême.

VALENTINE, commençant à s'émonvoir.

Mais...

LE MARQUIS.

Ah! j'en ai assez de toutes ces amertumes... la coupe est trop pleine!... des étrangers. . des indifférents, soit! mais le soupçon de mon enfant, jamais!

VALENTINE.

Mon père...

LE MARQUIS.

Non... je ne m'exposerai pas davantage à perdre ton amour... déjà, je l'ai remarqué... il a eu des défaillances... tu as lutté pour le retenir... mais il finirait par m'échapper... je ne le veux pas... tu sauras tout... oh! c'est résolu!... assieds-toi, et écoute! (Il la fait asseoir à droite.)

VALENTINE, à part.

Que va-t-il me dire?

LE MARQUIS, s'asseyant près d'elle.

Oui, M. Richon ne m'a demandé que vingt-cinq mille francs... C'est bien peu, n'est-ce pas?... c'est misérable!... Eh bien... mon Dieu, je te l'ai dit, j'ai refusé!... oui, j'ai refusé!... parce que... je voulais garder mon malheur pour moi seul, et tu me forces à t'en accabler!... oui je refuse parce que... parce que je suis ruiné.

VALENTINE, se levant.

Ruiné!

LE MARQUIS.

J'avais un frère que tu n'as pas connu... le père de Térrence... c'était un cœur parfait, généreux, mais imprudent... lui aussi, il avait la fièvre des spéculations qui s'emparait déjà des esprits!... il engagea des capitaux dans des entreprises hasardeuses et les perdit!

VALENTINE.

Ciel!

LE MARQUIS.

Il emprunta pour réparer ses désastres, et perdit encore!

VALENTINE.

Mon Dieu!

LE MARQUIS.

Enfin, la ruine arriva; pris de vertige, le malheureux commit un de ces crimes que la loi punit de la peine de l'infamie!

VALENTINE.

Ah ! taisez-vous ! taisez-vous !

LE MARQUIS, se levant.

Sa femme éplorée vint se jeter à mes genoux et me supplier de la sauver... mais pour étouffer ce scandale... pour racheter cette honte... il fallait non-seulement sacrifier ma fortune toute entière, mais aussi ta dot, chère enfant !... j'hésitai !...

VALENTINE, avec reproche.

Oh ! mon père !

LE MARQUIS.

Alors le désespoir de mon frère ne connut plus de bornes... Il voulut attenter à ses jours... ce spectacle déchirant me laissa sans courage ! j'allai trouver le créancier qui avait entre les mains la preuve écrite de sa faute... Je la lui arrachai au prix de tout ce que nous possédions... Je sauvai l'honneur et la vie de mon frère, en condamnant à la misère l'être qui m'était le plus cher au monde, ma fille... mon enfant adorée... voilà ce que j'ai fait.

VALENTINE, avec admiration.

Mon père !

LE MARQUIS.

Et ce n'est pas tout !... mes revenus étaient consacrés à l'amortissement de ma dette... sur cent mille francs de rente, j'en prélevai six mille pour mes dépenses... alors j'eus comme une sorte d'entêtement de sacrifices... je voulais vivre au meilleur marché possible... j'ai tout contrôlé, tout calculé, tout rogné !... on m'appelait avare ! tant mieux ! me suis-je dit, et j'accueillis cet outrage avec joie !... c'était un refuge contre moi-même que le mépris public m'offrait !... je m'y suis précipité avec une ivresse sauvage... je me faisais une grandeur de ma honte... une sérénité de l'abjection que j'acceptais... je montrais mes nippes et mes chaussures trouées avec vanité... j'étais mes économies sordides avec orgueil... je ne regardais plus les hommes, je ne voyais que Dieu... Dieu qui me jugeait !... Au milieu de cette lutte sans nom, farouche, terrible, Dieu me frappa pourtant d'un nouveau malheur... je

perdis ta mère... cette fois, je l'avoue, ma volonté céda... je suis un homme, que veux-tu? je n'ai pas voulu pour ta mère des funérailles de pauvres!... ah! chère sainte, elle avait assez souffert de son vivant pour avoir au moins un tombeau après sa mort!... j'ai emprunté... mais à des gens avides... à des gens qui m'envient ce domaine... à des gens enfin qui nous chasseront comme des laquais, si dans un mois je n'ai pas payé!

VALENTINE.

Ah! mon Dieu!

LE MARQUIS.

Oui, qui nous chasseront de ce château où tu es née... de ce château où ta mère est morte... de ce château, l'héritage de mes pères, tout plein de nos souvenirs et tout vivant de mes douleurs! tu sais tout maintenant!

VALENTINE, pleurant dans ses bras.

Mon père! mon pauvre père!

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, puis TÉRENCE.

LE MARQUIS, continuant.

Ah! l'on ne saura jamais tout ce que j'ai souffert pour remplir ce rôle misérable... obligé de refouler tous les élans de mon cœur... forcé pour faire l'aumône, de me cacher, de peur que ma charité ne fit tomber mon masque... mais ce qui a coûté le plus à mon cœur... ma torture de tous les instants désormais!... c'est lorsque tout à l'heure, ici même, j'ai eu l'air de marchander ton bonheur à cet homme. (Térence entre.)

TÉRENCE.

Il pleure!

LE MARQUIS.

Je ne pouvais pourtant pas lui dire en lui présentant ce papier : Voilà ce que j'ai fait de la dot de ma fille... elle a servi à racheter l'honneur de mon frère!

TÉRENCE, tressaillant.

Qu'entends-je ?

VALENTINE, pleurant et se jetant à ses genoux.

Mon père... pardonnez-moi d'avoir douté de vous !

LE MARQUIS.

Relève-toi, mon enfant, ma fille chérie !

TÉRENCE, à part.

Mon Dieu ! mon Dieu !

VALENTINE.

Donnez-moi ce papier, mon père ! (Le marquis le lui donne, le déchirant.) Il faut que Térance ne puisse jamais soupçonner.

TÉRENCE, anéanti, à part.

C'est donc vrai ?

VALENTINE.

Ce secret mourra entre nous.

TÉRENCE, tombant dans un fauteuil comme foudroyé.

Ah !

LE MARQUIS, pressant Valentine dans ses bras.

Tu es bien mon sang... tu es bien ma fille !

TÉRENCE, à part, accablé.

Et je l'ai insulté... calomnié !

VALENTINE, émue.

Oui, mon père, je serai digne de vous!... que cette pauvreté que vous m'avez cachée jusqu'à ce jour, ne vous effraye pas pour moi... je suis forte, résignée... je la supporterai bravement!... mon cœur se remplit de joie, d'orgueil en pensant que je vais prendre ma part de sacrifice et de lutte dans la vie nouvelle que nous allons parcourir ensemble !

LE MARQUIS, avec orgueil.

Je t'admire!... mais lui?...

VALENTINE.

Lui !

LE MARQUIS.

Tu l'aimes ?

VALENTINE, avec effort.

Je tâcherai de l'oublier !

LE MARQUIS, la pressant dans ses bras et couvrant son front de
baisers.Oh ! (Térence arrive en chancelant les bras étendus pour l'embrasser, se
retournant.) Térence !... Tu étais là ?

TÉRENCE, très-ému.

Moi ?... non, mon oncle, non, j'arrive !

LE MARQUIS.

Qu'as-tu donc ?... Tu es tout ému ?

TÉRENCE.

Ému ? (Jouant l'ivresse.) Au fait, c'est possible, mon oncle... on le
serait à moins... j'ai trop mangé et j'ai trop bu, voilà... ma cou-
sine m'excusera... enfin, mon oncle... disons le mot, que diable...
on n'est pas déshonoré, pour cela... mon oncle, je suis ivre !

VALENTINE.

Comment ?

TÉRENCE, très-ému.

Aussi, je vais en profiter pour embrasser mon oncle !

LE MARQUIS, riant.

Tu as le vin tendre.

TÉRENCE.

Très-tendre, mon oncle.

LE MARQUIS.

Tu pleures ?

TÉRENCE, assis près de la table.

Moi ? (S'essuyant les yeux en riant.) Ma foi, c'est vrai... j'ai l'ivresse
attendrie... comme les vieilles femmes... (Il se lève.) Mais toutes les
chansons de la vie gazouillent encore sur mes lèvres mon oncle...

(Fredonnant.) Connaissez-vous *dans Barcelonne?* (S'arrêtant.) La voix est encore bonne pas vrai?... Adieu, mon oncle... adieu cousine!... (Avec émotion.) Adieu! adieu! (Se sauvant, à part.) Ah! j'é-touffe!

LE MARQUIS, le suivant des yeux.

Ce pauvre Tércence!...

VALENTINE.

C'est étrange!

ACTE QUATRIÈME

Un salon chez Richon. Au lever du rideau, Richon écrit, madame Richon fait de la tapisserie sur un canapé à droite. Ferdinand au fond de la scène tient un livre à la main et tourne le dos au public.

SCÈNE PREMIÈRE

RICHON, MADAME RICHON, FERDINAND, JEAN.

JEAN, bas, à Richon.

Monsieur déjeunera-t-il bientôt ?

RICHON, écrivant.

Je n'ai pas faim.

JEAN, à part, étonné.

Il n'a pas faim ! (Allant à madame Richon.) Faudra-t-il faire atteler, madame ?

MADAME RICHON, brochant.

Je ne sortirai pas.

JEAN, à part.

Elle ne sortira pas ? (Allant à Ferdinand.) Monsieur Ferdinand, je viens de rencontrer votre ami... M. TERENCE... il suait sang et eau et courait par le village comme un rat... que lui est-il donc arrivé ? (Ferdinand lui tourne le dos en haussant les épaules.) Qu'est-ce qu'ils ont donc ? et c'est ce qu'on appelle une maison comme il faut... (Montrant Ferdinand.) Et il lit son livre à l'envers. (Il sort.)

MADAME RICHON, regardant Ferdinand.

Pauvre Ferdinand! (Avec un soupir.) Mais nous en souffrons tous, aussi. (Richon travaille avec un commis qui lui détaille son bordereau.)

LE COMMIS.

Effet de Jouzac, fin courant 3,696 francs. Traite Vaugelade, au 15 9,000 francs. Effet Villarec (Richon, sa femme et Ferdinand se lèvent à ce nom.) Endossé Bonnel, payable aujourd'hui, 20,000 francs.

MADAME RICHON.

Villarec! vous avez un billet de... (Ferdinand se lève puis se rassied.)

RICHON.

Eh bien, oui, Villarec! ne le croyez-vous pas bon pour 20,000 francs. Oui, je ne suis pas fâché d'avoir cette signature. Un nom historique! (Ferdinand se dirige vers le canapé à droite.)

MADAME RICHON. .

Mon ami!

RICHON.

Soyez donc tranquille! Tout pauvre qu'il dit être, ce marquis a cent bonne mille livres de rentes, il payera!

MADAME RICHON.

Mon ami... votre fils...

RICHON.

Très-bien, allez, monsieur Bernard, allez, je ferai toucher moi-même au château! (Le commis sort par le fond.)

MADAME RICHON, bas.

Il eût été charitable au moins de ne pas prononcer ce nom devant Ferdinand.

RICHON.

Ferdinand? (Il va près du canapé.)

FERDINAND.

Mon père?

RICHON.

Veux-tu que nous allions faire un tour de parc ensemble?

FERDINAND.

Je vous remercie mon père... je lis un ouvrage qui m'intéresse...
(Mouvement de madame Richon.) Et je vous demande la permission de l'achever.

RICHON.

Soit ! (Il se remet à écrire à son bureau à gauche.)

MADAME RICHON, à part.

Comme il est froid avec son père ! (Pause.)

RICHON, se retournant.

S'il te plaisait cependant de passer ta soirée au théâtre... nous dînerions de bonne heure et, après diner, la voiture nous conduirait à la ville.

MADAME RICHON, se levant.

Ah ! C'est une excellente idée... oui c'est cela ! allons au théâtre.

FERDINAND, se levant.

Vous voudrez bien m'excuser, madame, et vous aussi, mon père... mais le théâtre n'aurait aucun charme pour moi. (Mouvement de madame Richon.)

RICHON, se levant et prenant le milieu de la scène.

Ferdinand, écoutez-moi... Depuis un mois, depuis la rupture de nos projets d'union avec les Villarec... rupture dont vous savez les motifs, vous n'êtes plus le même... votre affection s'est refroidie... j'étais un ami pour vous... vous me traitez aujourd'hui comme un étranger.

FERDINAND.

Mais mon père...

RICHON.

Vous n'avez manqué à aucun de vos devoirs... je le reconnais... mais ce respect même... ce respect étudié... glacial... me blesse...

MADAME RICHON.

Oh ! mon ami...

RICHON.

Pardon, ma chère Suzanne, je sais ce que je dis (A Ferdinand.) Je sens que votre cœur se retire de moi.

FERDINAND.

Vous vous trompez, mon père.

RICHON.

Enfin, cette maison vous est devenue à charge, et vous y promenez vos ennuis, comme un prisonnier qui n'ose briser ses chaînes par un reste de déférence pour l'autorité qui les a rivées. Eh bien! ce rôle de geôlier paternel ne me convient pas, et si véritablement votre séjour ici vous pèse, je vous rends votre liberté.

FERDINAND.

Mais mon père...

MADAME RICHON, vivement à Richon.

Voyons, donnez-moi le bras et venez faire un tour de promenade avec moi!...

RICHON.

Non, madame, non! vous me connaissez assez pour savoir que je ne reculerai pas même devant les plus douloureuses nécessités de la vie. Il paraît que Ferdinand me reproche d'avoir rompu ses projets de mariage, eh bien, il est majeur, il peut épouser mademoiselle Villarec même contre mon gré. La loi lui offre des expédients... respectueux pour cela.

MADAME RICHON, avec reproche.

Vous allez trop loin, mon ami!

RICHON, avec doute.

Qu'en savez-vous? (A Ferdinand.) Oui, vous êtes majeur... par conséquent, vous êtes libre. Je vous dois depuis longtemps compte de la fortune de votre mère. (Il va à son bureau revient et lui présentant un papier.) Je viens d'en faire le relevé exact... le voici. Vous pouvez passer chez mon notaire. Il vous remettra les titres qui établissent la part de propriété qui vous revient. Elle vous suffira pour épouser la femme que vous préférez à votre père... Tenez...

prenez... (Richon très-ému, tend le papier à Ferdinand. Ferdinand semble un instant hésiter. Madame Richon le supplie du regard de refuser.)

FERDINAND, prenant le papier.

Puisque vous le voulez, mon père.

MADAME RICHON.

Ferdinand !

FERDINAND.

Oui, je suis un ingrat... un mauvais fils!... mais que voulez-vous, j'aime Valentine! elle est mon premier amour... elle est mon premier battement de cœur! j'ai caressé cet espoir suprême qu'elle serait la compagne de ma vie, et l'on prétend briser cet espoir, après l'avoir encouragé... On veut que je renonce à elle, et cela pour un intérêt d'argent... pour une question de convenance ou de vanité... mais je ne me ferai point complice de cette iniquité... je ne ferai pas l'injure à mademoiselle de Villarec de la marchander... Je la prendrai pauvre... et ce sera un grand orgueil en même temps qu'une grande joie pour mon amour de pouvoir lui prouver que c'est la femme que j'ambitionnais et non la dot. Je vais de ce pas mettre ma fortune et mon âme tout entière à ses pieds. Et si son cœur m'échappe malgré cela, si elle me repousse, eh bien, il ne manque pas aujourd'hui de nobles causes à soutenir. J'irai me faire tuer en la bénissant.

MADAME RICHON.

Mon ami...

FERDINAND, sortant.

Il ne s'agit plus de mon bonheur, mais de ma vie, et l'on défend sa vie comme l'on peut, madame. (Il sort vivement par le fond.)

SCÈNE II

RICHON, MADAME RICHON.

MADAME RICHON.

Oh! un père et un fils!

RICHON.

Les enfants! les enfants! (Il se lève et remonte.)

MADAME RICHON.

Tout est bien compromis, mais s'il faut que Richon envoie toucher ce billet chez le marquis, tout est perdu!

RICHON, regardant à la fenêtre.

Il court du côté de Villarec, non, il n'y court pas, il y vole!

MADAME RICHON, travaillant.

Qui?

RICHON.

Lui, Ferdinand.

MADAME RICHON, travaillant.

Vous y pensez encore!

RICHON, jouant l'indifférence et descendant.

Oh! si j'avais eu des illusions!

MADAME RICHON.

Comment trouvez-vous ce dessin?

RICHON.

Très-bien. (Il s'éloigne à gauche.) Il va jeter la fortune de sa pauvre mère dans le sac de ce marquis Harpagon.

MADAME RICHON.

Mon dessin?

RICHON.

Je suis un sot, vous avez raison. (Il fait quelques pas dans la chambre.)

MADAME RICHON.

C'est là tout ce que vous me dites d'aimable aujourd'hui... je vous en remercie.

RICHON.

Pardon... je pensais...

MADAME RICHON, travaillant.

A quoi? que Ferdinand était susceptible d'aimer avec passion... exclusivement... il ne tient pas cela de vous, voilà tout.

RICHON.

Que voulez-vous dire?

MADAME RICHON.

Oh! une chose bien simple... prenez cette chaise... mettez vous là... (Lui donnant sa laine.) Tenez-moi ça. (Dévidant sa laine.) Ah! monsieur Richon, je n'existe plus pour vous!

RICHON.

Comment?

MADAME RICHON, dévidant sa laine.

Comment? mais après tout, je suis peut-être devenue vieille, laide et maussade depuis que j'habite ce pays.

RICHON.

Je vous assure que je ne comprends pas.

MADAME RICHON, relevant la main de Richon.

Non, un peu plus haut! c'est cela... je vais vous rendre bientôt votre liberté.

RICHON.

Que voulez-vous dire enfin?

MADAME RICHON, dévidant.

Oh! rien... vous m'oubliez, vous me dédaignez... c'est tout simple... je suis reléguée dans un coin de votre maison comme un meuble inutile... autrefois vous étiez charmant... vous étiez un mari plein d'esprit! plein de zèle... il ne paraissait pas un bijou curieux... une étoffe... un objet d'art sans que vous m'en fissiez la surprise. Aussi, étais-je perpétuellement devant vous, comme un point d'admiration. Vous m'étonniez enfin! mais...

RICHON, allant s'asseoir près d'elle.

Mais, chère amie?

MADAME RICHON.

Aujourd'hui, ah! la lune de miel tourne en lune rousse. (Finissant de dévider et se levant.) Merci! j'ai beau m'agiter... ouvrir de grands yeux devant la plus chétive fantaisie, vous ne comprenez plus... Ou, ce qui est pire, vous n'avez pas l'air de comprendre... Eh bien, c'est mal. (Elle passe à gauche.)

RICHON, se levant.

Vous désirez quelque chose, Suzanne? mais ordonnez... oui, ordonnez, je suis assez puni de ne l'avoir pas deviné.

MADAME RICHON.

Ah! voilà que vous redevenez gentil. Tenez... (Se reprenant.) Mais c'est bien vrai ce que vous dites là, au moins?

RICHON.

Oh! n'en doutez pas!

MADAME RICHON.

Eh bien! c'est un caprice, je vous en préviens.

RICHON.

J'y souscris d'avance!

MADAME RICHON.

Alors... non, je n'ose pas.

RICHON, souriant.

Tu m'intrigues? c'est donc bien extraordinaire?

MADAME RICHON.

Non... et, comme argent, une bagatelle pour vous... mais j'y tiens beaucoup.

RICHON.

Diable, pourvu que cet objet précieux ne soit pas à Tombouctou ou en Chine.

MADAME RICHON.

Il est entre vos mains!

RICHON.

Bah!

MADAME RICHON, posant la main sur son portefeuille.

Là!

RICHON.

Dans mon portefeuille?

MADAME RICHON.

Oui!

RICHON.

Tu veux rire?

MADAME RICHON.

Un chiffon de papier!

RICHON, comprenant.

Le billet du marquis! jamais!

MADAME RICHON.

Mon ami!

RICHON.

Jamais, jamais!...

MADAME RICHON.

Donnez-le moi, je vous en prie...

RICHON, passant à gauche.

Non, ce billet est peut-être ma vengeance!

MADAME RICHON.

Vous venger? sur le père de Valentine? je ne vous le pardonnerais pas!

RICHON.

Oh! dussent mes affections les plus chères en souffrir, je serai ce que cet homme a été : implacable! mais vous ne le connaissez pas, ce n'est pas seulement un avaro, c'est un usurier... je l'ai deviné... il emprunte au taux légal et prête à la petite semaine ; comment expliquer sans cela, les cent mille francs de rentes qu'il a au soleil, et cet effet souscrit, depuis dix ans, à monsieur de Bonnel, et qu'il n'a pas voulu payer?

MADAME RICHON.

Comment depuis dix ans!...

RICHON, l'interrompant.

Depuis dix ans. Monsieur de Bonnel était son ami... il en a abusé... mais moi, c'est autre chose! l'argent des Richon ne se vend pas à cinq pour cent par an pour en rapporter le centuple dans la main des autres, je verrai clair dans sa vie ou je ne lui ferai pas grâce d'un jour. Oh! si j'avais la chance qu'il ne pût payer aujourd'hui, s'il me faisait ce plaisir, ce n'est pas vingt mille francs que je donnerais, j'en donnerais cent mille...

MADAME RICHON.

Dites tout de suite que vous ferez vendre son château?

RICHON.

Jusqu'à la dernière pierre; ce n'est pas de la colère que j'ai contre lui, c'est de la haine!... sans lui, mon fils serait encore près de moi! j'ai d'ailleurs notre dernière entrevue sur le cœur! il m'a presque chassé de son château!... chassé... oh! j'aurai ma revanche! et alors...

MADAME RICHON, inquiète.

Alors?...

RICHON.

Alors il me payera mon orgueil blessé, mon cœur déchiré, mon fils que j'ai perdu. Oh! oui, madame, il me payera intérêt et capital. (Il va près de la cheminée à droite.)

JEAN, annonçant.

Monsieur le marquis de Villarec!

RICHON.

Monsieur?...

JEAN.

Le marquis de Villarec.

RICHON, à Jean.

Vous êtes fou!

JEAN.

Il attend au bas du perron!

MADAME RICHON.

Lui ! lui !...

RICHON, à Jean.

Introduisez monsieur de Villarec. (A sa femme.) Laissez-nous.

MADAME RICHON, à part.

Que vient-il faire ?

RICHON, à sa femme.

Laissez-nous, je vous prie.

MADAME RICHON.

Mais...

RICHON.

Laissez-nous, allez. (Elle sort à droite.)

SCÈNE IV

LE MARQUIS, RICHON.

LE MARQUIS, à part, pâle et chancelant.

Ah ! pourvu que j'aie le courage !

RICHON, lui offrant une chaise.

Monsieur le marquis, veuillez vous asseoir.

LE MARQUIS.

Merci.

RICHON.

Vous avez à me parler, monsieur le marquis ?

LE MARQUIS.

Oui, monsieur, mais d'une affaire qui n'intéresse que moi seul.

RICHON.

Je vous écoute.

LE MARQUIS.

Vous avez entre les mains, monsieur, un effet de vingt mille

francs, souscrit par moi à M. de Bonnel. Je ne suis pas en mesure de le payer.

RICHON.

Que puis-je à cela, monsieur ?

LE MARQUIS.

Cette créance est garantie par une hypothèque sur le château de Villarec... mais...

RICHON.

Mais ?...

LE MARQUIS.

Mon Dieu, monsieur, excusez-moi.... je ne suis pas tout à fait... familiarisé avec la position que je me suis faite... je ne sais pas encore demander.

RICHON.

Ah ! c'est alors une prière que vous voulez m'adresser ?

LE MARQUIS, courbant la tête.

Oui, monsieur... je viens... je viens vous demander le service de vouloir bien me renouveler ce billet ?...

RICHON.

Monsieur, c'est impossible.

LE MARQUIS.

Impossible !

RICHON.

Vous auriez dû vous attendre...

LE MARQUIS, se dominant.

A un refus, c'est vrai... On m'avait prévenu que c'était dans un esprit de vengeance que vous vous étiez rendu possesseur de cette créance. Je ne l'ai pas cru. C'eût été en effet une bien cruelle vengeance que d'amener un vieillard, l'ainé de sa race, un homme enfin, à franchir votre seuil, le front bas et la prière aux lèvres.

RICHON.

Je ne me fais pas meilleur que je ne suis, monsieur. J'ai trouvé

tout simple de vous prouver qu'un grand nom, n'est pas toujours une garantie dans les défaillances de la vie; et que si la noblesse est une satisfaction hautaine, une grandeur patrimoniale, une gloire même pour le pays, l'argent, autrement dit le travail et l'économie, est une autorité et une force. Avec de grands noms, on fait de belles pages d'histoire, mais avec l'argent, on renouvelle la face des empires... On encourage la science, on applique ses découvertes... On fait de la vapeur une esclave, de l'électricité un commis; on dit à l'une : Marche, et elle marche... à l'autre : Écris, et elle écrit ! la pièce de cent sous n'est donc pas aussi méprisable qu'on veut bien le dire, vous le voyez... ce n'est rien ou c'est tout, rien quand elle se prête à des appétits vulgaires, tout quand elle est le symbole de l'activité et de l'industrie d'un peuple.

LE MARQUIS.

Vous avez raison; je vous avais humilié, vous avez voulu m'humilier à mon tour. Je m'y attendais du reste; c'est peut-être ce qui m'a donné le courage de me présenter en suppliant devant vous. Je me suis dit : Quand M. Richon se sera donné le spectacle de mon humiliation, s'il peut m'éviter un malheur il le fera. Eh ! bien, monsieur, le plus grand malheur qui pourrait me frapper, la plus grande douleur qui pourrait m'atteindre, ce serait de voir mettre aux enchères le foyer de mes aïeux, le toit de mes pères, le château où ma fille est née, la maison où ma femme est morte ! je frémis d'avance de voir tous mes souvenirs, les plus chers et les plus sacrés, jetés en pâture à l'indifférence et à la curiosité publiques ! au nom du ciel, monsieur, épargnez-moi ce malheur ! (Pause.)

RICHON.

Eh bien ! j'y consens, monsieur, mais à une condition ?

LE MARQUIS, tressaillant.

Laquelle ?

RICHON.

En affaire je vais d'abord au fond des choses... J'aime à savoir ce que je fais enfin.

LE MARQUIS, à part, en s'asseyant.

Que va-t-il me demander ?

RICHON, il s'assoit.

Je vais donc droit au but ; permettez-moi de revenir sur une question qui nous a été pénible à tous deux... pour une dot... qui n'en était pas une, convenez-en. Vous avez peut-être assuré le malheur éternel de votre fille, pour vingt mille francs, vous voilà devant moi, comme vous disiez, en suppliant... pourquoi cela ?

LE MARQUIS.

Pourquoi ?

RICHON, se rapprochant du marquis.

Voyons, voyons, c'est un honnête homme qui vous parle, monsieur... s'il y a un secret dans votre vie, je m'engage sur mon honneur à le garder comme un dépôt sacré... si c'est une faiblesse, je l'excuse d'avance. Oui, pourquoi ?

LE MARQUIS.

Oh !

RICHON.

Voici votre billet. La vérité et je vous le rends. Vous me rembourserez quand vous pourrez. Eh bien ?

LE MARQUIS, se levant et avec effort.

Vous pouvez faire vendre le château des Villarec pour vous payer, monsieur.

RICHON, se levant.

Monsieur !

LE MARQUIS.

Vendez... vendez... je n'ai rien à dire !

TÉRENCE, paraissant tout à coup.

Mais moi, men oncle, moi je parlerai ! M. Richon refuse parce qu'il ne croit pas à votre misère, n'est-ce pas ?

SCÈNE V

LES MÊMES, TÉRENCE.

LE MARQUIS.

Oui!

TÉRENCE.

Et il serait implacable, et il ferait vendre sans pitié votre château de Villarec s'il restait dans cette erreur, n'est-il pas vrai?

LE MARQUIS, vivement.

Il ne dépend pas de moi de le détromper... viens... viens!

TÉRENCE.

Nou, pas de vous, mais de moi!

LE MARQUIS.

Que veux-tu dire?

TÉRENCE.

C'est assez de sacrifices ainsi... mon oncle...

LE MARQUIS.

Térence!

TÉRENCE, à Richon.

L'homme loyal, généreux, désintéressé, le voici, monsieur!

LE MARQUIS.

Notre place n'est plus ici, sortons!

TÉRENCE, continuant.

Comme vous, j'en ai douté... comme vous, je l'ai accusé... raillé... insulté! mais je vois clair enfin... et je vous dis...

LE MARQUIS.

Tais-toi!

TÉRENCE, au marquis.

Non, je ne me tairai pas, mon oncle! comment depuis dix ans vous vous êtes condamné héroïquement vous et votre fille à une

vie d'abnégation et de misère, pour la plus noble des causes ; on vous accuse et je me tairais ! pour racheter une faute de famille ! une faute de mon père, qui mettait en péril l'honneur de votre nom ! On vous insulte et je me tairais... ! (Mettant sa tête dans ses mains.)

LE MARQUIS, furieux.

Térence !

TÉRENCE.

C'est vous que l'on méprise et je me tairais ! non... non ! (A Richon.) A chacun sa part, monsieur... au fils l'héritage fatal... (Tendant la main vers son oncle.) Au martyr le respect et la considération !

LE MARQUIS, furieux.

Malheureux !

TÉRENCE, tombant à ses pieds.

Mon père n'aurait pas accepté plus longtemps votre dévouement, mon oncle... pardonnez-moi !

LE MARQUIS.

Vous pardonner ? Est-ce qu'on pardonne à ceux qui vont fouiller dans les tombes pour déterrer les hontes passées ? (Térence se relève désespéré. Le marquis continue.) Comment, lorsque j'ai fait litière de ma dignité et de mon orgueil pendant dix ans... sacrifié mon repos... ma fortune... amoindri ma vie... et tout cela pour ne pas réveiller un souvenir qui devait laisser une ombre à notre nom... pour ne pas raviver un malheur que j'avais enseveli et scellé moi-même dans une tombe... vous avez osé soulever cette pierre... vous avez osé déchirer ce voile... vous avez osé demander même à un mort le secret de sa vie...

TÉRENCE.

Mon oncle !

RICHON.

Monsieur le marquis, croyez bien...

LE MARQUIS, passant à droite avec fierté.

Ah ! Dieu merci, monsieur, je puis vous parler tête haute, moi ! s'il ne faut qu'un homme pour avilir une race, il n'en faut qu'un pour la relever !

SCÈNE VI

LES MÊMES, MADAME RICHON, VALENTINE,
FERDINAND.

VALENTINE, prenant son père dans ses bras et l'embrassant.
Mon père !

LE MARQUIS, exalté.

Viens, viens, ma fille !

RICHON.

Monsieur le marquis, un mot. (Déchirant le billet.) Je vous demande pardon d'avoir pu douter de vous !

LE MARQUIS.

Que faites-vous, monsieur ?

RICHON.

J'essaye de me faire pardonner.

MADAME RICHON, lui prenant la main.

Monsieur Richon, c'est bien !

LE MARQUIS, très ému.

Ah ! monsieur... je m'acquitterai bientôt... croyez-le... (Il se laisse tomber sur une chaise près du canapé.)

VALENTINE, l'entourant de ses bras.

Oh !

RICHON.

Vous acquitter, M. le marquis ? vous le pouvez sur le champ ?

LE MARQUIS, relevant la tête.

Comment ?

RICHON.

De certains secrets ne doivent pas sortir de la famille, c'est vrai ; mais il ne tient qu'à vous...

LE MARQUIS, se levant.

Que voulez-vous dire ?

RICHON.

Monsieur le marquis, je vous demande avec respect l'honneur d'entrer dans votre famille... monsieur le marquis, je vous demande la main de mademoiselle Valentine de Villarec pour mon fils, si vous nous en croyez dignes?

LE MARQUIS, se levant ému.

Monsieur Richon!

RICHON.

Vous hésitez?

FERDINAND, suppliant

Monsieur?

MADAME RICHON, suppliante.

Monsieur le marquis! monsieur le marquis!

TÉRENCE.

Mon oncle.

LE MARQUIS, regardant sa fille et regardant TERENCE; il fait passer Ferdinand près de Valentine, serre la main à Richon.

Allons, TERENCE, embrasse-moi!

FIN